

GEORGES BARBARIN

RÉHABILITATION DE DIEU



association:
Les Amis de Georges Barbarin



les ouches ROMENET
18150 GERMIGNY L'EXEMPT

Mel: amisgb@wanadoo.fr
www.georgesbarbarin.com

OUVRAGES SPECIAUX DU MEME AUTEUR

1^{re} Partie : *Mysticisme expérimental*

LA CLE (Astra). 40^e mille.
L'INVISIBLE ET MOI (Astra). 13^e mille.
LE REGNE DE L'AGNEAU (Olivet). 8^e mille.
L'AMI DES HEURES DIFFICILES (Niclaus). 14^e mille.
LES CLES DE L'ABONDANCE (Niclaus). 11^e mille.
LES CLES DU BONHEUR (Astra). 10^e mille.
JE ET MOI ou le Dédoublément spirituel. (Astra).
LA PEUR, MALADIE N° 1 (Ed. de l'Ermite). 6^e mille.
IL Y A UN TRESOR EN TOI (Omnium Littéraire).
DEMANDE ET TU RECEVRAS (Omnium Littéraire).
LE JEU PASSIONNANT DE LA VIE (Astra).
VIVRE DIVINEMENT (Astra).
AFFIRMEZ ET VOUS OBTIENDREZ, ou Comment le Verbe crée (Niclaus).
COMMENT ON SOULEVE LES MONTAGNES (Niclaus).
LA REFORME DU CARACTERE (Niclaus).
PETIT CATECHISME DU SUCCES (Astra).

2^e Partie : *Recherche Esotérique*

LE SECRET DE LA GRANDE PYRAMIDE (Adyar). 50^e mille.
LE LIVRE DE LA MORT DOUCE (Adyar), 11^e mille, traduit en allemand, esperanto, italien, finnois et hongrois.
QU'EST-CE QUE LA RADIESTHESIE ? (Astra). 16^e mille.
LA DANSE SUR LE VOLCAN, ou Continents à venir et continents perdus. (Adyar). 10^e mille.
LES CLES DE LA SANTE (Astra). 10^e mille.
DIEU EST-IL MATHÉMATICIEN ? (Astra). 12^e mille.
RECHERCHE DE LA Nième DIMENSION. (Adyar).
L'ENIGME DU GRAND SPHINX (Suite du Secret de la Grande Pyramide) (Adyar). 10^e mille.
LES DESTINS OCCULTES DE L'HUMANITE (Astra).
L'INITIATION SENTIMENTALE, ou Ce que les jeunes gens doivent savoir de l'Amour (Niclaus). 9^e mille.
L'ANTECHRIST ET LE JUGEMENT DERNIER (Dervy). 5^e mille.
QUI SERA LE MAITRE DU MONDE ? (Ed. de l'Ermite). 5^e mille.
L'APRES-MORT ou Le Grand Problème de l'au-delà (Astra).

3^e Partie : *Divers.*

LA VIE AGITEE DES EAUX DORMANTES (Stock). 19^e mille.
LA SORCIERE, roman (Astra). 8^e mille.
A TRAVERS LES ALPES FRANÇAISES, ou Onze jours chez les Grands Guides (Ed. de l'Ermite).
APPRENEZ A BIEN PARLER, ou La Gymnastique du langage (Niclaus).
LA VIE COMMENCE A CINQUANTE ANS (Aubanel).
J'AI REUSSI PAR L'OPTIMISME CREATEUR (Aubanel).
SOIS TON PROPRE MEDECIN (Ed. Amour et Vie).
GUIDE SPIRITUEL DE L'HOMME MODERNE (Nizet).
LE SCANDALE DU PAIN (Nizet).

En préparation :

LE PROBLEME DE LA CHAIR.
GLORIFICATION DE L'ABSURDE.
QU'EST-CE QUE LA CHIROPRACTIC ?

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays

GEORGES BARBARIN

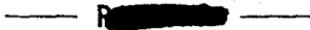
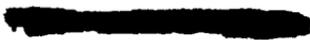
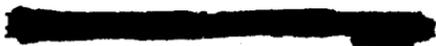
RÉHABILITATION DE DIEU

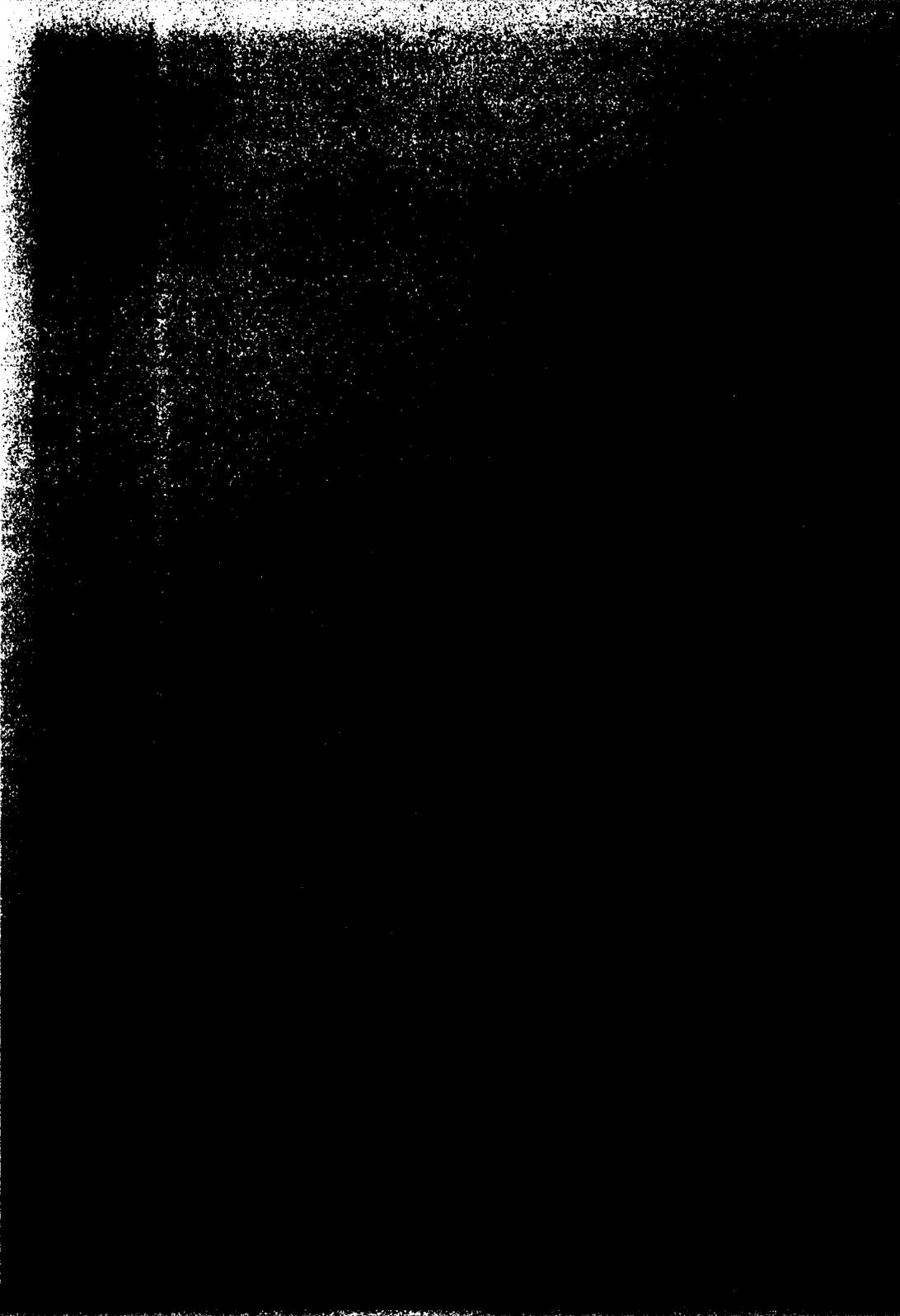
association:
Les Amis de Georges Barbarin



les ouches ROMENET
18150 GERMIGNY L'EXEMPT

Mel: amisgb@wanadoo.fr
www.georgesbarbarin.com





CHAPITRE I

Réhabilitation de l'Homme

Il peut sembler téméraire et peut-être blasphématoire de tenter une réhabilitation de Dieu, comme si Dieu était justiciable des mesures humaines. Mais ceux qui connaissent mon amour et mon besoin de la Divinité savent déjà que je me propose seulement de dévêtir celle-ci d'un faux visage et de la présenter sous l'angle véritable où elle est accessible à la compréhension des humains.

J'aurais pu employer le mot Esprit au lieu du mot Dieu parce que le premier de ces vocables n'est pas entaché d'erreur ou d'imperfection comme celui dont usent les religions ordinaires. Toutefois, puisque c'est sous l'étiquette « Dieu » que l'Esprit a été abaissé c'est aussi sous cette étiquette qu'il doit être relevé.

Si Dieu n'avait jamais été commenté, s'il n'avait été le point de mire de toutes les théologies, s'il n'avait servi de bannière à tant de causes, même opposées, et de prétexte à tant d'égoïsmes individuels et collectifs, l'Homme éprouverait à son endroit une confiance innée et un respect instinctif. Au lieu de cela les hommes modernes ignorent Dieu ou bien le nient. Ceux qui en acceptent l'idée le font dans un esprit de doute ou de crainte et les plus fervents eux-mêmes n'osent concilier sa justice et sa bonté.

A la base de tout cela existe un malentendu, né de l'égoïsme de la créature humaine, laquelle ne peut se résoudre à concevoir la Providence invisible que sous

une forme personnelle, comme une sorte de super-homme doté de pouvoirs supérieurs. Cet anthropomorphisme ou besoin de doter le Divin d'attributs humains a été fortifié et accru par l'imagerie religieuse et la figuration poétique de tous les temps. De là cette tendance à doter l'Invisible des facultés et des passions de l'Homme visible, laquelle nous a valu, après les dieux chaldéens, égyptiens et les divinités de l'Olympe, un Eternel de la Genèse, irascible et revendicateur.

LE LOURD HERITAGE HEBRAIQUE

Il a fallu Jésus et l'admirable enseignement dont Saint Jean s'est fait l'écho pour détruire cette légende amoindrissante de dieux tonnants et guerriers. Bien que Juif de naissance et de formation, le Galiléen jetait bas tout l'appareil rébarbatif du Dieu des Armées et substituait à une autorité vindicative la suave notion du Père Céleste, infiniment bon. Par là il se trouvait en opposition avec toute la hiérarchie religieuse et politique de son temps et c'est pour cette raison que les docteurs de la Loi et les princes des prêtres le crucifièrent car son enseignement comportait leur propre condamnation.

Malgré Jésus le christianisme ne put se dégager de ses origines. Un judaïsme persistant l'imprégna, dans les premiers siècles, et le fausse encore aujourd'hui. La théologie chrétienne est toujours imbue de ce qu'on a appelé l'Ancien Testament, vestige périmé de l'histoire d'un peuple alors difficile, borné et brutal. A part la Genèse dont Moïse semble avoir emprunté les éléments déformés à une initiation plus ancienne, aucun des livres du Pentateuque ne semble fait pour l'homme d'aujourd'hui. Le livre de Job est une longue et pénible lamentation. L'Ecclésiaste lui-même est d'inspiration matérielle et d'expression pessimiste. Les Psaumes, à côté de grandes beautés verbales, renferment de constantes récriminations. Et les prophètes, au nom d'un Dieu colère, ont la bouche emplie de menaces. Comment, dans ces condi-

tions, la méditation de la Bible ancienne engendrerait-elle chez l'Homme de notre époque la paix et le réconfort ?

Le catholicisme l'a instinctivement compris car si son orthodoxie admet l'Ancien Testament comme le Nouveau, le premier est pratiquement ignoré de la plupart des fidèles et c'est fort heureux ainsi. Par réaction sans doute et pour justifier leur libre-examen les protestants continuent, comme les juifs, à accorder une grande importance au texte des Ecritures primitives et cela n'a pas peu contribué à doter le Dieu huguenot d'un caractère âpre et exigeant. Bien des réformés seraient surpris d'apprendre que la Divinité de leur temple est plus judaïque que christique et qu'il n'y a, au fond, guère de différence entre l'Exterminateur hébraïque et le Dieu sévère de Calvin.

Ce que je viens d'avancer n'a guère besoin de preuves. S'il en fallait une cependant je la trouverais dans une émission récente de la radio d'Etat. Au cours d'un service protestant et après le chant d'un psaume, le prêche évoqua la Divinité sous ces vocables, peut-être empruntés au Psalmiste, mais qu'en les citant il faisait siens : « Mon Dieu, ma fierté, ma terreur ! » Je ne cache pas que cette adjuration barbare me plongea dans une infinie tristesse. Eh ! Quoi ! me disais-je, est-il possible que Dieu soit ravalé au point qu'on en fasse un monstre et que l'Homme soit avili au point de devenir esclave rampant ?

Peut-on, dès lors, demander aux hommes moins de cruauté qu'à un Dieu méchant ? Et ne justifie-t-on pas ainsi l'abdication des religions devant les sociétés de violence ?

LA NOTION ABUSIVE DE DECHEANCE

Ainsi, dès l'origine, la religion organisée pose en principe l'indignité de la créature sans voir qu'elle entraîne automatiquement l'indignité du Créateur. Le catholi-

cisme, lui non plus, n'échappe pas à cette tendance d'abaisser l'Homme, comme si cet abaissement accroissait la différence d'altitude entre Dieu et nous. En réalité c'est le contraire qui se produit et dire, comme le font les prédicateurs, que Dieu nous sauve en dépit de notre bassesse et de notre méchanceté, « par pure miséricorde », c'est faire le procès direct du Démon, unique responsable de ce qu'il a lui-même créé.

Qu'on ouvre n'importe quel missel ou qu'on entende réciter l'ordinaire de la messe on n'y trouve rien qui incite l'Homme à prendre confiance en lui-même sous le regard d'un Dieu compréhensif. Celui-ci est, tour à tour, indiqué comme souverainement bon et souverainement terrible, sentiments qui sont exclusifs l'un de l'autre et dont la juxtaposition vicie la perfection du Divin.

L'Homme est sans cesse rappelé à l'ignominie de sa condition, à son indignité, à son impureté, à sa méchanceté. Il en résulte, depuis des siècles et des siècles, une attitude humaine humiliée, favorable à toutes les abdications.

On a si soigneusement et si persévéramment, avec tant de diabolique habileté et tant d'hypocrite contrition, entretenu en l'Homme le sentiment de sa déchéance qu'on a éteint la foi naturelle de l'Homme en lui-même et brisé ses ressorts d'élévation. Les éducateurs d'aujourd'hui sont tous d'accord pour déplorer le complexe d'infériorité engendré chez les enfants par les anciennes disciplines, qui refusaient à ceux-ci le bénéfice et la louange de leurs mérites pour n'appuyer que sur leurs torts. Rien n'est plus propre à décourager l'être en cours d'évolution que le refoulement impitoyable et obstiné de ses désirs, lesquels sont la manifestation nécessaire de sa nature instinctive et doivent être utilisés sagement pour de nobles fins. Or tous les hommes sont des enfants, également fils de Dieu et, comme tels, ayant besoin de l'affection du Père, plus encore que d'eau et de pain.

Le catholicisme le sent bien et, sans cesse, mélange dans ses canons les appellations de douceur avec les appellations de violence, à cause de l'impossibilité où il est

de concilier la dureté biblique avec la bonté évangélique, l'idée de vengeance avec l'idée de pardon. Il faut cependant choisir : le Dieu courroucé de la Bible est à l'opposé de l'enseignement des Béatitudes. Celui qui admet l'un répudie l'autre. On ne peut tabler à la fois sur la haine et sur l'amour.

L'Homme, comme tous les êtres de la Création et en dépit des contingences physiologiques, a tendance, dès le plus jeune âge, à faire confiance à la Vie et à jouir de sa part de bonheur. Même l'enfant né dans le ruisseau trouve à celui-ci des attraits qui en masquent l'origine. Il faut peu de chose pour amuser et pour réjouir le petit d'homme et le petit d'animal. Ce dernier, s'il est né hors de la civilisation, conserve jusqu'au bout son espérance vitale. Le premier, au contraire, voit saper ses rêves dès qu'il a atteint ce que l'on considère comme l'âge de raison. A-t-on songé à ce qu'une cervelle d'enfant de sept ans contient encore de possibilités irrationnelles ? L'évasion est le procédé le plus ordinaire de l'âme enfantine pour échapper à la logique du monde formel. Arracher de force les esprits puérils au monde enchanté dont ils ont le naturel besoin et dans lequel il se complaisent constitue une intrusion dangereuse de l'adulte logicien.

On vient d'en avoir l'illustration par le geste de certains évêques, qui proscrivent les légendes naïves du Père Noël, du Petit Noël et de l'Enfant Jésus, distributeurs de jouets. Cette condamnation d'une des plus touchantes fictions de l'enfance ne pouvait venir que d'autorités séniles en qui tout symbolisme est mort. Car, au fond, que signifie l'assertion des parents, lorsqu'ils engagent leurs petits à attendre d'en-haut les dons de la cheminée, sinon qu'eux-mêmes ne sont que les intermédiaires du bienfait divin ? Sans doute le père ou la mère achète de ses deniers le joujou ou la friandise, mais les moyens de le faire n'est-ce pas de la Providence qu'il les tient ? Répudier cette allégorisation c'est rayer le symbole lui-même sur lequel l'Eglise est construite et sans quoi elle n'est plus rien.

La théologie, comme la philosophie, sont des exercices de vieillards qui tournent le dos à la Vie alors que le Christ, qui n'était pas philosophe ou théologien le moins du monde, discourait en paraboles, c'est-à-dire uniquement en images et exaltait la simplicité des petits.

CONSCIENCE : ARME A DEUX TRANCHANTS

L'Homme n'est donc pas une créature naturellement perverse et que détermine uniquement sa malice. C'est un être physiologiquement faible, arrivé tard dans une complexe Création. Avant lui tous les fluides étaient là, tous les gaz étaient là, tous les minéraux, tous les végétaux, presque tous les animaux étaient là. Pour la plupart plus grands, plus forts, sinon mieux armés que lui en vue de la lutte vitale.

Ce qu'on a appelé son égoïsme n'est que l'obligation où il a été de se tirer d'affaire et de survivre au milieu d'un univers déjà en place et où rien n'était prévu pour lui.

Il lui a fallu d'éminentes qualités et un esprit de conservation poussé jusqu'aux plus extrêmes limites pour grandir et proliférer. Il a dû déployer un rare talent d'observation et une grande ingéniosité pour se distinguer des anthropoïdes et découvrir ce dont aucun grand singe ne s'avisait jamais, c'est-à-dire, par exemple, le moyen de faire jaillir le Feu.

Tout le monde (théologiens, philosophes, préhistoriens, anthropologistes) est d'accord pour admettre la situation précaire de l'homme primitif. Nul ne conteste son étonnante ascension parmi les êtres organisés et les phénomènes de la Nature. C'est devenu une lapalissade que de dire la lutte démesurée entre l'Homme et les éléments. Même de notre temps, après toutes les découvertes scientifiques et industrielles, quand le faible organisme physique de l'être humain s'est agrandi et prolongé par des moyens mécaniques monstrueux, il suffit d'une trop grande pluviosité ou d'une sécheresse

excessive, d'un frisson de l'écorce terrestre ou d'un ébranlement de l'air pour disloquer ce que l'Homme a fait et anéantir les hommes eux-mêmes, sans que ceux-ci soient arrêtés dans leur course à la vie et dans le perfectionnement de leur civilisation.

N'est-ce point, au regard des dieux, un mince mérite que celui d'une créature vagissante et désarmée, soudain promise au gouvernement de la Terre et s'y évertuant avec des moyens réduits ? Sans doute l'Homme a été marqué spécialement par le Divin comme une créature choisie entre les autres pour aider le Demiurge dans sa tâche évolutive et il a bénéficié de l'aide invisible sans laquelle son intellect serait demeuré au niveau de celui du bœuf ou de l'éléphant. Car on ne soulignera jamais assez le cas unique de l'animal-homme devenu de plus en plus conscient depuis des millénaires alors que toutes les espèces (du squalo à l'anthropoïde et de l'oiseau-mouche au caïman) sont restées à l'état d'indigence mentale qui les caractérisait au début.

Mais on n'a pas assez songé non plus au fait que l'acquisition colossale de la conscience par l'Homme, après l'avoir servi dans sa lutte contre les cataclysmes et les autres espèces, s'est retournée contre lui. C'est parce qu'il est doué de conscience que l'Homme mesure les difficultés d'entreprendre, qu'il suppute les actions et les réactions, qu'il appréhende les périls. Et néanmoins, sachant, il va. Connaissant la faiblesse de ses ressources, il persévère. Sujet aux maladies, il organise. Promis à la mort, il vit.

Je ne puis celer mon admiration pour ce médiocre édifice de chair, cette poignée de matière grise dont la précarité et la friabilité se heurtent sans cesse à la durée et à la dureté, mais qui, par le jeu incessant d'une intelligence évidemment surhumaine, parviennent à s'imposer à ce qui les domine et les investit.

Il était inévitable qu'ayant conscience de son humilité première et de la condition misérable d'où son ancêtre était sorti, l'Homme conçût de l'orgueil des choses qu'il avait faites. Ayant, lui aussi, agi en demiurge, il eut la

fierté du créateur. Qu'il soit allé trop loin dans cette voie et qu'il ait abusé de ses dons, qui le nie ? Mais si le rhinocéros ou la colombe avaient été élus à sa place croit-on que le gouvernement du monde en serait meilleur ?

Dès lors que, la conscience étant venue à l'Homme, celui-ci agrandissait de plus en plus cette conscience, il était inévitable qu'elle l'armât de plus en plus pour critiquer et pour vouloir. Le sentiment de son instabilité le portait à rechercher le stable. Et, si surprenant que cela paraisse, c'est la quête du stable qui engendre l'insécurité. De même, lorsque l'équilibre des volumes tend à se réaliser dans l'atmosphère, ce ne sont pas les particules agitées de l'air qui font la tempête mais les masses calmes sollicitées par un mouvement ascensionnel.

Ce qu'on nomme les défauts et les vices de l'Homme n'est autre chose que l'élan de ses forces instinctives pour l'aider à tenir son rôle et à s'imposer. Comme tous les instruments et tous les moyens, ceux-ci peuvent être utilisés à la réalisation des meilleures et des pires choses, mais de ce qu'une hache destinée à fendre le bois est employée pour tuer un autre homme on ne peut conclure qu'elle est un mauvais instrument.

Du jour où l'Homme s'est éveillé à la conscience quand tous les êtres continuaient à sommeiller dans leur psychisme élémentaire, la face de la Terre était changée et l'évolution spirituelle du monde commençait.

LE SENTIMENT DE JUSTICE

Parvenu à ce faite de la connaissance que représente l'introspection et la descente en soi-même, l'Homme fut naturellement amené à rechercher le pourquoi de son existence et de sa condition. Ne pouvant comprendre la raison de sa nudité et de sa chétivité au moyen d'une explication intérieure, il dut supposer une autre cause qui fût en dehors de lui. L'idée de la responsabilité divine s'introduisit dans sa cervelle et le développement

de l'idée religieuse ne fit que confirmer l'apparente injustice des rapports entre l'Homme et Dieu.

Les prêtres, qui n'en savaient pas plus long à ce sujet que le plus fruste de leurs fidèles, imaginèrent alors, pour décharger la Divinité dont ils se disaient les représentants, de faire retomber la faute sur l'Homme seul. Ainsi naquit la thèse du péché originel, qui dispensait de toutes démonstrations supplémentaires. Dieu étant un être parfait, disaient-ils, n'avait pu créer l'Homme que parfait lui aussi. C'est donc uniquement par imbécillité et méchanceté que celui-ci avait transgressé les commandements divins et abusé de la confiance qui lui était manifestée. Totalement heureux dans un jardin de délices, il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même d'en avoir été chassé. Dès lors tout s'ensuivait naturellement : le travail à la sueur du front, l'enfantement dans la chair, la maladie et la mort. Et non seulement l'Homme du début était puni dans sa propre personnalité mais encore dans celle de tous ses descendants, génération après génération, en vertu de la malédiction première, sans espoir de réduction de peine, de libération conditionnelle ou de réhabilitation.

Qui ne voit, qui ne sent la faiblesse de cette tradition, son iniquité fondamentale et la faible estime où elle tient un Créateur supposé tout-puissant et infiniment juste et bon ? Plus Dieu est déclaré puissant, moins l'imperfection de l'Homme primitif est justifiable. L'ingénieur qui trouve une paille dans l'acier d'une poutrelle ne s'en prend jamais à l'ouvrier qui la manipule, encore moins à la pièce elle-même, mais uniquement au fondeur.

RESPONSABILITES DU LAMPISTE

La mise en accusation du « lampiste », c'est-à-dire de l'homme le plus irresponsable en matière de catastrophe ferroviaire, ne date pas d'hier et les puissants de ce monde ont toujours imaginé la même fable pour se soustraire à leur propre responsabilité.

Déjà La Fontaine n'avait pas dit autre chose dans « Les Animaux malades de la Peste », où l'âne innocent paie pour tout le monde et reçoit le châtement approprié. C'est de tout temps et depuis le début de l'inégalité des conditions humaines que le responsable met sa faute sur l'irresponsable, lequel étant plus faible se soumet. Mais un temps vient, dans les sociétés, où l'âne et le lampiste, prenant conscience de l'injustice, se rebellent et exigent des conducteurs de plus amples explications.

Depuis qu'il y a des philosophes pour philosopher et des théologiens pour dogmatiser on a tout tenté, en matière de raisonnement humain, pour justifier l'injustifiable. On est arrivé ainsi à colmater les fuites secondaires de la logique et de la raison. Mais aucune philosophie et aucune théologie n'ont pu résoudre le problème du Mal et faire cadrer l'existence de celui-ci avec l'hypothèse d'une Divinité omnipotente, d'une Justice parfaite et d'une infinie Bonté.

Dès que l'Homme s'avise de confronter ces diverses notions sa foi en Dieu diminue et, chez beaucoup, s'abolit. C'est pourquoi d'autres hypothèses de Dieu sont urgentes et nécessaires. Nous les avons exposées et réunies, pour la plupart, dans notre ouvrage « DIEU EST-IL TOUT-PUISSANT ? ». (1)

Mais le but poursuivi par les religions était atteint. L'Homme était convaincu d'erreur initiale et, comme tel, chargé définitivement de la notion du péché.

LA NOTION DE PECHE ORIGINEL

Disons-le tout de suite, l'Homme ne s'en est jamais relevé. Au long des siècles, il a traîné une existence de plus en plus confortable matériellement et, spirituellement, de plus en plus misérable. Les clergés, les institutions lui ont répété, avec une opiniâtreté inlassable, qu'il était déchu, dégradé, promis à toutes les hontes et in-

(1) Astra.

capable de s'amender seul. D'où la notion indispensable de salut laquelle entraînait inéluctablement la notion de Sauveur, sans lequel toutes les créatures sont condamnées. Judaïsme et christianisme devaient porter cette condamnation à son comble et imposer aux foules religieuses l'obligation du rachat.

Ainsi il ne suffisait pas à l'Homme d'être généré animalesquement dans la chair, livré aux bêtes et aux éléments, dévoré par les microbes et les maladies, contraint de rechercher abri et nourriture, déterminé par les circonstances et les événements, il lui fallait encore se reconnaître pécheur, non dès l'âge de raison mais dès le sein de sa mère, monstruosité théologique dont le prêtre se fait l'écho au baptême lorsqu'il somme le diable de sortir du corps des innocents.

Ce qui importait c'était une reconnaissance de culpabilité signée du sang même de l'Homme. Et ainsi l'Homme plaيدا coupable dès son apparition dans la Vie et avant même d'avoir vécu.

Or tout cela est faux, inique, dangereux. L'individu n'est responsable en rien de ce qui l'a précédé ni des erreurs de fabrication du Demiurge. Son inconscience primitive l'acquitte de sa primitive barbarie et de sa primitive animalité. C'est seulement à mesure que sa conscience s'est développée et dans la mesure de son affinement au cours des siècles qu'apparaît le sens de la responsabilité individuelle parce qu'alors l'individu comprend ce qu'il fait. Mais, à cet instant même, le libre-arbitre n'est pas absolu et il ne le sera véritablement qu'au terme d'une évolution spirituelle complète. Toutefois ce qu'il lui en reste est suffisant pour l'orienter.

SOMMES-NOUS PECHEURS ?

Une fois la notion de péché solidement mise en place, le gouvernement spirituel des hommes devenait un jeu.

Disposant de la rédemption et du salut, les pasteurs utilisèrent une arme souveraine et dispensèrent au trou-

peau de provisoires absolutions. De la sorte le pécheur était sauvé « à la petite semaine ». L'hypothèque n'était jamais complètement levée et le condamné demeurait en sursis.

Rien n'a été imaginé d'aussi ingénieux pour murer l'Homme dans l'abjection et la bassesse car son élévation ne dépend plus ainsi de lui-même mais d'un concours extérieur. Des hommes, sans mandat divin, se sont arrogé le droit de condamner ou d'absoudre d'autres hommes. Et ceux-ci ont pris l'habitude de se frapper la poitrine en s'accusant d'avoir péché. Sans doute le confesseur ne se considère que comme l'instrument de Dieu et c'est au nom de celui-ci qu'il délivre l'*exeat* des peines, c'est-à-dire se croit en mesure de remettre les péchés en vertu de celui qui a créé l'Homme pécheur.

Il faut n'avoir aucun sentiment de la grandeur de Dieu, de la bonté de Dieu, de l'intelligence de Dieu pour le faire complice d'une manœuvre aussi attentatoire à son intelligence, à sa bonté et à sa grandeur. Le blasphème est là, non ailleurs, car tout ce qui tend à diminuer en nous le Divin, supposé capable des plus vils sentiments de l'Homme : colère, ressentiment, vengeance, est essentiellement sacrilège et ne peut susciter dans les cœurs épris de justice que l'indignation et l'horreur..

Dieu est bien trop haut, trop vaste et surtout trop impersonnel pour s'abaisser à penser et à agir comme un homme. A-t-il même la possibilité de le faire ? Il est évident que non. Cependant l'idée du péché est si bien ancrée dans l'âme des hommes qu'il n'est presque aucun d'entre eux qui puisse s'y soustraire même parmi les rationalistes les plus équilibrés. La crainte du châtement consécutive à la conscience du péché git héréditairement au fond de tout homme qui pense, de même que chez tout oiseau qui vole existe congénitalement la crainte des rets de l'oiseleur.

A maintes reprises, dans des ouvrages précédents, j'ai tenté de délivrer l'être humain de ses peurs instinctives et, spécialement, de celle du péché, qui le courbe de génération en génération. J'ai déjà exprimé qu'il n'y avait

pas de péché et, par conséquent, pas de pécheur. Nous sommes des créatures imparfaites dans un monde où rien n'est parfait parce que tout est en cours d'évolution. Si l'univers était parfait nous serions parfaits mais ce serait le signe que l'évolution est terminée. Or qui oserait soutenir que nous ne sommes pas en plein courant évolutif ?

Si le péché n'existe pas, dira-t-on, d'où vient donc le mal que nous commettons ou que les autres commettent ? Car nous voyons bien, pour en éprouver les effets, que le comportement des hommes n'est pas exempt d'erreur. Voici le grand mot lâché : nous sommes sujets à l'erreur et ce que nous appelons nos fautes n'est que la manifestation répétée de notre congénitale erreur.

L'Homme ne pèche pas, au sens théologique du mot, mais il se trompe. Et Jésus supplicié le confirma par son admirable adjuration au Père : « Pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font ». Que l'Homme créé imparfait et né faillible, commette l'erreur et se trompe, quoi de plus normal, de plus probable, de plus inévitable en un mot ? Ce qui serait déconcertant, miraculeux, inadmissible c'est qu'il ne fit jamais d'erreur et ne se trompât point. On ne peut pas attendre de la glace qu'elle chauffe et du feu qu'il refroidisse. L'erreur découle obligatoirement de la condition d'homme comme l'eau coule des hauteurs. Ceci doit être solidement établi, car c'est la base indispensable de ce qui va suivre, non pour justifier l'erreur ou la faute mais pour l'expliquer et la prévenir.

L'Homme n'est donc pas responsable de son imperfection première. Quel que soit l'auteur de cette dernière l'Homme doit être déchargé des responsabilités d'une création où il n'est pour rien. Initialement tiré de la boue, ce qui est conforme aux enseignements de la science et de la Genèse, il en gardait l'empreinte et le caractère et ne pouvait prétendre d'emblée au rôle de pur esprit. Ultérieurement, la répartition des êtres humains à la surface de la Terre et la distribution empirique de leurs conditions devait nécessairement conduire

à une inégalité du sort des hommes, placer ceux-ci dans des milieux favorables et ceux-là dans des milieux défavorisés. On ne peut exiger du fils d'une prostituée né dans un bouge et abandonné par sa mère qu'il ait la même inclination pour une vie droite que le fils unique d'un juge ou d'un pasteur. Et pourtant il arrive que ce soit le misérable qui s'améliore et l'enfant comblé qui se pervertisse. C'est alors qu'intervient l'action divine sous la forme d'une aide et non d'un commandement.

LA VIE EST UN EQUILIBRE AUTOMATIQUE

On dira encore : Si l'Homme ne pèche point et se trompe seulement, s'il est déchargé de toute responsabilité pénale, pourquoi chercherait-il à éviter l'erreur ?

Parce que, répondrai-je, même égoïstement l'Homme a intérêt à ne pas errer. La Vie est un équilibre automatique. Toute action comporta sa réaction et toute erreur se paie, tôt ou tard. En général la sanction a lieu sur le champ dans l'univers physique. Celui qui va dans le fossé au lieu de marcher sur la route, celui qui se heurte contre un mur au lieu de contourner l'obstacle, celui qui prend les fruits de la belladonne pour des cerises, celui qui tombe et s'écorche les genoux connaissent aussitôt qu'ils se sont trompés et, à l'occasion, évitent de renouveler la même faute. Dira-t-on qu'ils ont péché ? Non. Ils ont commis une erreur.

L'ouvrier qui, au lieu de frapper sur le clou, laisse choir le marteau sur son doigt n'a pas besoin d'absolution mais d'un peu plus d'adresse. La douleur physique porte ainsi naturellement ses fruits.

Il n'en est pas autrement des peines morales. Elles constituent la leçon d'erreurs renouvelées et l'Homme attentif en évite la répétition. Seulement l'habitude qu'il a de ne juger des effets et des causes que dans le domaine restreint de ses sens physiques le cantonne dans un district également restreint de la Vie alors que celle-ci est un tout. Si l'Homme appliquait à son existence

morale et spirituelle l'attention qu'il accorde aux circonstances matérielles son éducation serait très vite faite et il commettrait moins d'erreurs.

Celui qui fait erreur n'a pas de remords car il ne se sent pas coupable. Tout au plus éprouve-t-il la honte d'avoir été maladroit. De même il n'a pas à se repentir puisqu'il ne se reconnaît pas de culpabilité pour sa maladresse, mais il a le ferme dessein de réformer l'attitude qui lui a nui. S'il suffisait à l'ivrogne que ses libations ont doté d'une cirrhose du foie d'aller trouver un médecin qui lui donnerait l'absolution sous forme d'un foie neuf, personne ne se gênerait plus et il y aurait beaucoup plus d'ivrognes, lesquels pourvus d'un nouveau viscère s'alcooliseraient plus que jamais. Tandis qu'en l'absence du docteur idéal capable d'absoudre les lésions corporelles l'intempérant doit subir les conséquences de ses actes et payer jusqu'au bout la note, dans son âme et dans son corps.

Les religions de salut, en créant le péché, ont créé l'homme de péché et celui-ci s'est habitué peu à peu à porter cette chemise sale, quitte à la faire blanchir de temps à autre mais avec la certitude qu'il la salira de nouveau. C'est cette habitude du péché, cette reconnaissance du péché, cette identification du péché qui ont le plus contribué à l'aviissement de l'Homme parce que, une fois pourvu de ce complexe, il est incapable d'assurer lui-même sa libération.

Le pécheur théologique ne peut plus s'évader de sa condition. Il en demeure le prisonnier toute sa vie. Le pire est qu'il s'y habitue et même que, dans bien des cas, il s'y complait. Je citerai, pour illustrer ce qui vient d'être dit, le cas de la femme dévote et scrupuleuse, qui trouve un évident plaisir à étaler ses misères au confessionnal. Peut-on dire qu'elle souffre de son péché ? Peut-être mais elle en jouit aussi. Et son attitude est conforme à celle de romanciers catholiques qui trouvent, dans la description du péché, la volupté spéciale qu'un christianisme dévié met en eux.

Dans le compte-rendu de « Galigai », roman de Fran-

çois Mauriac, le critique André Rousseaux dit des protagonistes de ce livre :

« Les corps sentent mauvais et les âmes croupissent... Je n'ai pas parlé des personnages secondaires. On tombe avec eux dans le sordide ». Et plus loin : « M. Mauriac déclare lui-même que sa vocation est *d'attester la culpabilité de l'homme devant l'innocence infinie de Dieu*. Autrement dit Dieu est la consolation unique à notre indignité totale ». (1)

On se demande si ces écrivains sont des fous ou des sadiques. Pour justifier l'étalage des bassesses et la description de l'ignominie ils affectent de se croire missionnés pour débrider l'abcès humain. Rousseaux ne craint même pas de dire, en propres termes :

« Le héros mauriacien, pour rejoindre Dieu, a besoin de fouler aux pieds l'ordre de la nature humaine... Ou plutôt il ne voit s'ouvrir la voie du salut que si la parfaite abjection de la nature le convainc de l'inaptitude de celle-ci à engendrer aucun ordre. C'est en quoi les pires créatures sont d'une haute nécessité dans ce monde affreux. Et voilà pourquoi elles ne sont jamais si sataniques qu'elles ne suggèrent une sorte de sainteté à rebours ».

Ce qui signifie, en langage clair : on ne se lavera qu'en se plongeant dans la pourriture. On nous permettra de décliner ce mode de purification. Non seulement il est inopérant, sauf peut-être pour des malades de la pensée, mais encore il fait bon marché de toutes les vies d'innocence et de tous les sentiments de sacrifice et d'amour. De ce que M. Mauriac a l'âme emplie de démons et que sa prédilection pour le morbide ou le hideux s'exprime dans ses livres on ne saurait déduire que tous les hommes sont à l'image de ce chrétien spécialisé dans la peinture du péché.

Dans un autre domaine, Freud et ses disciples psychanalystes ont eu le même tort de généraliser leurs

(1) C'est moi qui souligne.

propres perversions et de doter congénitalement chaque homme de leurs penchants incestueux.

Quelque raison qu'on brandisse pour justifier l'étude et l'exploration du péché, rien ne peut faire que celui-ci ne crée une atmosphère empoisonnée où nul esprit sain ne peut respirer. Pourtant un innombrable troupeau vit, ou du moins croit vivre, dans cette demi-asphyxie et rares sont les ouailles qui ont le courage de s'y soustraire pour aller aspirer l'air pur.

Or pour échapper à la pesante notion du péché il suffit de quitter la nef des temples où la prière, comme l'encens, s'arrête si souvent à la voûte sans pouvoir monter jusqu'à Dieu. Et là, dès le parvis, sous le ciel aux profondeurs sans limites, l'âme bondira vers des hauteurs ignorées des théologiens.

Il est un pays sans péché, qui est la patrie éternelle du Père, dont les portes sont grandes ouvertes et où le Père attend tous ses fils.

NECESSITE DE L'ATHEE

On commence à comprendre mon dessein qui est d'entamer la réhabilitation de Dieu par une réhabilitation de l'Homme. L'une ne va pas sans l'autre. Réhabiliter la créature c'est réhabiliter le Créateur. Tous deux en ont grand besoin et, à cette époque plus qu'à aucun temps du monde car le culte matérialiste de la logique a si bien dressé les hommes à peser le pour et le contre que l'iniqité des relations entre eux et la Divinité, telles qu'elles nous sont présentées, éclate à tous les yeux.

Il ne faut pas chercher ailleurs une explication de la multiplication croissante des tièdes et des sceptiques qui forment l'immense majorité des fidèles de la plupart des confessions. Tièdeur et scepticisme des parents engendrent chez les enfants l'athéisme ou négation délibérée du Divin. Comment s'étonner de telles moissons quand de telles semailles ont été faites ? Le temps n'est plus où les rois tremblaient sous la crosse et où les fi-

dèles pliaient sous la menace d'excommunication. Les vieux canons rituels ont fait long feu. L'anathème n'est plus de mode. On ne brûle plus les corps pour sauver les âmes. On n'est plus infaillible que de temps en temps.

Il arrive aux églises ce qui arrive aux divers règnes de la Nature. Tout se répète dans le végétal et l'animal. Quand une espèce croît démesurément et menace la vie des autres espèces, on voit, par je ne sais quelle intervention cachée, surgir l'ange exterminateur. Les guêpes se multiplient-elles avec exagération ? Dès l'année suivante, la population des guêpes diminue, alors que rationnellement elle aurait dû croître encore puisqu'il y avait davantage de géniteurs. Les chenilles sont-elles, une année, en voie de disparition ? L'an d'après, elles pullulent, alors que logiquement on aurait dû assister à leur disparition définitive faute de reproducteurs. De même les guerres humaines, grandes consommatrices de mâles, sont suivies d'une recrudescence de naissances masculines en vertu d'un équilibre stabilisateur.

L'athéisme suit la marche des épidémies et des épizooties. Quand il y a pullulement des athées c'est qu'il existe une raison d'ordre supérieur. Je n'ai pas la prétention de la démêler dans son intégralité ; il y faudrait une intelligence plus qu'humaine. Mais on peut éclairer au moins une face du problème à l'aide des comparaisons qui précèdent.

Le rôle essentiel de l'athée est d'empêcher les religions de se scléroser et de les contraindre à suivre les progrès de l'évolution humaine.

Là est la justification du nombre croissant des athées à notre époque, leur multiplication étant précisément l'indice du besoin qu'ont les religions d'évoluer avec l'Homme et de se transformer.

Il en est exactement de même des hérésies qui sont, comme je l'ai dit ailleurs, des orthodoxies qui n'ont pas réussi à s'imposer, de même que les orthodoxies sont des hérésies qui ont fini par avoir le dessus. Un schisme ne

se produit pas sans besoin ni sans nécessité supérieure. On peut le comparer à l'essaimage de la ruche où, pour des raisons encore mystérieuses, une partie de l'essaim part, avec une des reines, vers l'incertitude de la liberté.

On peut aussi dire des athées qu'ils sont aussi nécessaires dans un monde confessionnel que les brochets dans un étang. On sait, dans les milieux de pisciculture, que les cyprins évoluant dans une eau dépourvue de carnassiers s'étiolent et s'abâtardissent. L'absence de lutte et de danger les rend mous et hésitants. Leur faim, donc leur croissance, est limitée. Mais que plusieurs brochets et quelques perches soient immergés dans l'eau tiède, aussitôt tout change en vertu de la notion de péril. Une vie nouvelle s'empare des cyprinidés, contraints à chaque instant de lutter pour leur vie et de mobiliser leurs réserves d'énergie pour échapper à la capture et à la mort.

L'athéisme oblige le déisme à bouger et à se défendre. Il l'excite, l'importune et l'empêche de sommeiller.

LA PLUS FORMIDABLE ERREUR JUDICIAIRE

Nous voici donc parvenus au point où nous comprenons la formidable erreur judiciaire dont l'Homme a été victime au cours des âges, par adultération du sentiment de la justice et par déviation des responsabilités.

Si l'Homme n'est pas d'abord réhabilité ç'en est fait de la réhabilitation de Dieu car la déchéance du premier entraîne nécessairement celle du second et si Créateur il y a celui-ci est responsable de sa propre création et de toutes les imperfections qu'elle renferme sans que jamais la créature ait à répondre de ce qu'elle n'a pas créé.

L'Homme n'a de responsabilité que dans la mesure où il crée lui-même. Là encore il serait inique que cette responsabilité ne fût pas au moins partagée et qu'elle ne demeurât pas proportionnelle aux possibilités de chacun. On sent bien que, même créant, l'Homme ne le fait que par délégation divine et dans la limite des moyens

dont il a été pourvu par le Créateur initial. Il est donc injuste et absurde de nous présenter une image de l'Homme abaissé, méprisé, maudit, toujours condamné et sans cesse puni car cette représentation nous maintient dans un état permanent de crainte, comme s'il n'y avait d'autre expression de gouvernement divin que la Peur.

C'est, en effet, la Peur que les prêtres de toutes les religions, depuis l'origine, ont cherché à inoculer dans l'âme humaine pour la subjuguier à travers son corps. Et les mythes infernaux sont nés de là, aussi bien le Tartare que le gouffre coranique, l'enfer glacé des Scandinaves que l'enfer brûlant des chrétiens.

Il s'est trouvé des théologiens pour doser et compartimenter les supplices et même des saintes pour nous dépeindre la délectation de Dieu en face de la torture que subissent les méchants. Il ne leur suffisait pas de nous offrir une image étriquée de Dieu, anthropomorphisé selon les besoins de la propagande confessionnelle, il fallait encore ridiculiser le Démiurge sous la forme du Croquemitaine et le rendre odieux sous la forme du bourreau.

Quel honnête homme, quel homme intelligent, quel homme épris de justice ne répugnerait à accepter une idée aussi dérisoire du Divin ? Et comment faire grief aux esprits sincères de l'indifférence ou même de l'aversion qu'ils éprouvent pour une notion de Dieu si éloignée du sens même de la Divinité ? N'en doutons pas : innombrables sont ceux qui aimeraient un Dieu d'Amour si ceux qui prétendent le servir ne le dérobaient sous un masque de haine. Mais voilà : il y a dans tout homme, à cause de sa nature instinctive et animale, un penchant involontaire à la cruauté. La grandeur de l'Homme est de trouver en soi assez de compréhension et d'amour pour réprimer les sursauts de la Bête et transmuier les appétits de violence en manifestations de bonté. S'il n'y réussit pas, son interprétation méchante des êtres et des choses le conduit à doter le Créateur de la même méchanceté que lui. Il parvient ainsi à construire de

toutes pièces un Dieu des Armées, comme s'il était flatteur, même pour l'Eternel de la Bible, d'être promu général.

DIEU N'EST NI IMBECILE NI INCOMPREHENSIF

Si Dieu se mêlait sans cesse de redresser nos jugements faux, nos gestes vils, nos paroles incongrues au lieu de laisser, comme il le fait la plupart du temps, nos actes nous juger eux-mêmes, et ce avec une rigueur impitoyable et un automatisme permanent, il interviendrait en premier contre ses faux représentants, contre les déformations de sa personne. Mais il rit de ces pauvretés humaines, de ces classifications ecclésiastiques et de ce monnayage des châtiments.

Qu'on cesse donc de nous parler de la longanimité de Dieu, de la miséricorde de Dieu, du pardon de Dieu ! Que les mots de perdition, d'expiation disparaissent du vocabulaire spirituel où les ont introduits l'ignorance et la malice ! Dieu n'a pas à nous pardonner ce qu'il sait que nous ne pouvions éviter de faire dans l'état d'imperfection où il nous a mis et qu'il connaît. Dieu n'a pas à être miséricordieux, c'est-à-dire à nous épargner malgré nos erreurs, qui sont le fruit de notre faiblesse naturelle ou alors il faudrait que sa miséricorde et son pardon commençassent par lui-même, puisqu'il est la cause première de notre état présent.

Comme je le disais plus haut en d'autres termes l'ouvrier malhabile peut se mettre en colère contre son outil, le molester, le briser au besoin ; cela ne rendra pas sa tâche plus aisée et surtout cela ne fera pas que l'outil se reconnaisse coupable car, à la vérité, il n'y est pour rien.

Or Dieu n'est ni l'imbécile, ni l'incompréhensif, ni le méchant que nous dépeignent les théologies. Il connaît fort bien les possibilités et les impossibilités de l'instrument qu'il a lui-même forgé. Tout au plus essaie-t-il, de temps en temps, de remettre l'outil défectueux à la forge et sous l'enclume pour le rendre d'abord plus souple et

ensuite plus efficace dans ses mains. Il ne maudit pas, ne s'irrite pas. Il ne s'émeut ni ne s'impatiente. Préoccupé de l'évolution universelle, il utilise au mieux tout ce qu'il peut. Et l'image d'une Divinité intelligente, bienveillante, infiniment grande et noble qu'il nous offre n'a rien de commun avec la caricature divine des docteurs.

L'EPOUVANTAIL DIABOLIQUE

Dans leur souci d'opposer l'Homme imparfait à Dieu parfait, donc de creuser l'abîme qui les sépare l'un de l'autre, les religions, impuissantes à expliquer le problème du Mal par la seule mésentente de la créature et du Créateur, ont eu recours à une tierce personnalité, de pure invention hébraïque et qui ne serait autre que Satan ou le Diable, le Démon ou le Serpent. Lui seul serait en premier lieu responsable de la chute de l'Homme et des vains efforts que fait celui-ci pour se relever.

Il y a là un symbolisme évident. Le démon chrétien n'est autre que notre nature instinctive, laquelle tend sans cesse à nous abaisser dans la matière par le truchement de notre corps. Ces instincts sont constamment éveillés, sans cesse aiguisés et notre esprit s'efforce également sans trêve de les canaliser et de s'en servir. Nos désirs, bien loin de devoir être abolis brutalement (ce qui serait le meilleur moyen d'en accroître la fièvre et la puissance) doivent faire l'objet d'une sage administration. Ce n'est pas en vertu d'un châtement que nous en sommes dotés *mais en vue d'une évolution spirituelle qui doit être réalisée dans la matière*, ce qui a permis à certains de dire que la condition de l'Homme était supérieure à celle de l'Ange, à cause de sa nature double et de son perpétuel conflit. Les esprits purs n'ont pas à subir la contrainte brûlante de la chair. Ils ne sont pas astreints aux durs labeurs, aux rudes tentations, aux besoins renaissants de la créature organique. Ils ne seraient exposés, somme toute, qu'aux rebellions spirituelles mais l'Homme n'est pas exempt non plus de celles-ci.

Nous avons donc un rôle immense et ingrat à remplir dans un univers où, loin d'être seuls, nous sommes aux prises avec des forces de toute nature, les unes bienveillantes, les autres malfaisantes, mais la plupart indifférentes et qui, celles-là, poursuivent leur évolution obscure sans se préoccuper de notre destin.

Il était inévitable que l'Homme s'avisât d'assigner une personnalité identique à la sienne aux forces antagonistes, principalement dans la mesure où cet antagonisme s'opposait à lui. Ainsi naquit du symbole primitif la personnification du Démon lui-même, considéré comme un être extérieur à l'Homme alors qu'il est la partie la moins évoluée de cet Homme et ne peut être combattu qu'au-dedans de lui.

Si l'on prenait à la lettre la parole du Psalmiste, selon laquelle Satan tourne sans cesse autour des pécheurs à la façon d'un lion affamé et cherchant à dévorer celui d'entre eux qui est le moins sur ses gardes, il serait facile de décharger l'homme-victime de sa plus grande part de responsabilité. Suppose-t-on, en effet, le Créateur assez odieux pour chasser de l'Eden une créature dépourvue de force comme de clairvoyance et pour la livrer aux entreprises du plus intelligent des esprits de lumière, à la malice incessante de Satan, l'ange déchu ? Renversons les rôles et imaginons les Elohim de la Genèse soudain dépouillés de leur puissance, de leur intelligence et transformés en simples Adams. Croit-on qu'ils auraient mieux agi et plus sagement ? N'eussent-ils pas cédé à Eve, qui est la Vie ? N'eussent-ils pas, de même, suivi les conseils subtils du Serpent ? Etant ce qu'ils étaient, les premiers hommes ne pouvaient être autrement qu'ils furent. S'ils firent erreur c'est qu'en eux la nature instinctive était alors toute-puissante et que leur esprit n'était pas évolué.

Au surplus, la tentation ne doit pas être considérée comme un mal en soi, pas plus que la douleur, mais comme un moyen d'accès à une forme de vie plus haute, par prise de conscience d'une lutte à engager et d'une victoire à obtenir.

Le véritable, l'unique démon de la Création est celui que tout homme porte dans les régions inférieures de lui-même, comme un appel constant de la nature instinctive préoccupée seulement de matérielles fins. Mais l'Homme contient aussi un dieu dans les régions supérieures de lui-même, comme un aimant céleste qui l'attire vers les hauteurs. De cette opposition, mieux : de cet équilibre naît le libre-arbitre de l'Homme, qui est son apanage le plus précieux. Chez les uns le démon tient toute la place, chez les autres la balance est égale entre les deux forces, chez d'autres enfin c'est la divinité qui est tout. Il n'est pas d'autre explication à la co-existence des criminels, des êtres moyens, des héros, des saints. De même s'explique le génie, état de double surexcitation du dieu et du démon.

Chacun est libre de son choix, d'abord dans une petite mesure, puis dans une proportion croissante à mesure que grandit la conscience de l'esprit.

Où est Dieu ? En nous. Où est le Diable ? En nous. Nous sommes des modèles réduits de l'un et de l'autre, au sein du Dieu plus grand et du plus grand Diable que représente l'Humanité. Augmentons en nous la somme de Dieu, réduisons en nous la somme du Diable et nous modifierons, dans la même mesure, la grande âme et le grand corps de l'Univers.

CHAPITRE II

Procès de la Vertu

Laissons un instant la question de responsabilité et tentons de juger l'Homme en lui-même.

Est-il aussi laid, méchant, corrompu, indigne, inique, vicieux, égoïste que les moralistes religieux et laïques se plaisent à le dépeindre ? N'y a-t-il vraiment rien de bon à attendre de sa seule initiative ? Dit-on le déclarer non amendable et incorrigible ? Est-il définitivement mauvais ?

Avant de répondre à ces diverses interrogations qui, à la vérité, n'en font qu'une jetons un regard sur l'époque présente et nous verrons que tout concourt à abuser l'Homme sur sa destinée véritable et à l'engager dans les voies du désespoir. La société moderne traverse une crise dont on ne peut dire qu'elle est sans précédent, car l'Humanité a été moralement secouée bien des fois au cours des siècles, mais qui revêt une gravité particulière à cause de son extension (et c'est la première fois que le phénomène se constate) à tout le genre humain. Malgré son caractère tragique et universel le trouble actuel de l'Homme est, comme ceux qui l'ont précédé, une démonstration de croissance, mais celle-ci le secoue davantage parce qu'il accède enfin de la puberté à la virilité.

Crise de croissance, ai-je dit. Surtout prise de conscience. Après la grande plongée matérialiste qui s'est produite à la charnière des 19^e et 20^e siècles et après les

Le véritable, l'unique démon de la Création est celui que tout homme porte dans les régions inférieures de lui-même, comme un appel constant de la nature instinctive préoccupée seulement de matérielles fins. Mais l'Homme contient aussi un dieu dans les régions supérieures de lui-même, comme un aimant céleste qui l'attire vers les hauteurs. De cette opposition, mieux : de cet équilibre naît le libre-arbitre de l'Homme, qui est son apanage le plus précieux. Chez les uns le démon tient toute la place, chez les autres la balance est égale entre les deux forces, chez d'autres enfin c'est la divinité qui est tout. Il n'est pas d'autre explication à la co-existence des criminels, des êtres moyens, des héros, des saints. De même s'explique le génie, état de double surexcitation du dieu et du démon.

Chacun est libre de son choix, d'abord dans une petite mesure, puis dans une proportion croissante à mesure que grandit la conscience de l'esprit.

Où est Dieu ? En nous. Où est le Diable ? En nous. Nous sommes des modèles réduits de l'un et de l'autre, au sein du Dieu plus grand et du plus grand Diable que représente l'Humanité. Augmentons en nous la somme de Dieu, réduisons en nous la somme du Diable et nous modifierons, dans la même mesure, la grande âme et le grand corps de l'Univers.

CHAPITRE II

Procès de la Vertu

Laissons un instant la question de responsabilité et tentons de juger l'Homme en lui-même.

Est-il aussi laid, méchant, corrompu, indigne, inique, vicieux, égoïste que les moralistes religieux et laïques se plaisent à le dépeindre ? N'y a-t-il vraiment rien de bon à attendre de sa seule initiative ? Dit-on le déclarer non amendable et incorrigible ? Est-il définitivement mauvais ?

Avant de répondre à ces diverses interrogations qui, à la vérité, n'en font qu'une jetons un regard sur l'époque présente et nous verrons que tout concourt à abuser l'Homme sur sa destinée véritable et à l'engager dans les voies du désespoir. La société moderne traverse une crise dont on ne peut dire qu'elle est sans précédent, car l'Humanité a été moralement secouée bien des fois au cours des siècles, mais qui revêt une gravité particulière à cause de son extension (et c'est la première fois que le phénomène se constate) à tout le genre humain. Malgré son caractère tragique et universel le trouble actuel de l'Homme est, comme ceux qui l'ont précédé, une démonstration de croissance, mais celle-ci le secoue davantage parce qu'il accède enfin de la puberté à la virilité.

Crise de croissance, ai-je dit. Surtout prise de conscience. Après la grande plongée matérialiste qui s'est produite à la charnière des 19^e et 20^e siècles et après les

deux terribles fièvres de 1914-1918 et 1939-1945, on peut dire que l'Humanité a changé en même temps de corps et d'âme. Elle est en plein travail de métamorphose avec une âme accrue et un corps agrandi. Nous ne sommes pas très bien remis des secousses morales de la guerre, notre anémie est intense, notre désarroi troublant. A la recherche d'un équilibre nouveau l'Humanité fait figure de convalescente et s'appuie encore sur ce qui l'entoure faute de trouver en elle une énergie qui fatalement renaîtra.

LES FABRICANTS DE DESESPOIR

Cette chute du tonus humain se révèle par maints indices dont les philosophies modernes sont la traduction la plus évidente. La vieillesse est naturellement pessimiste et c'est pour cela qu'elle est vieillesse. L'âge mûr n'est guère plus dynamique et ne croit pas en ce qu'il entreprend. La jeunesse elle-même manque de foi et c'est pour cela qu'elle n'est plus la jeunesse mais un troupeau désordonné qu'on peut mener indifféremment au plaisir ou à l'abattoir.

Terrains propices pour les aventuriers de la pensée, inaptes à relever et à construire mais habiles à ruiner et à faire choir. Toutes sortes de fleurs vénéneuses ont poussé sur le fumier social. Le champignon existentialiste a cru sur l'arbre malade. Les micux intentionnés des dramaturges pincet la corde du désespoir. En sorte que les hommes d'aujourd'hui sont persuadés qu'ils sont les créatures les plus malheureuses de toute l'histoire alors que, par faveur spéciale, ils sont admis à jouer un rôle dans l'une des phases maîtresses du monde et à changer le sens spirituel de leur temps.

Une curieuse perversion de l'esprit incite les jeunes de ce temps à des expériences de ténèbres : littérature noire, philosophie noire, théâtre noir, humour noir. On fuit résolument la lumière et les hauteurs ; les « intellectuels » descendent dans les caves. Et la religion, qui

devrait chanter, toutes flammes allumées, pleurniche dans les Psaumes et s'entoure de De Profundis.

Où l'Humanité irait-elle chercher de l'espérance et de la joie quand ses conducteurs charrient la désespérance ou orchestrent la terreur ?

Pourtant le tableau que je viens de brosser est faux. C'est une pellicule, une apparence. Ni la presse, ni le verbe public, ni les religions, ni les rassemblements de foule ne font l'opinion du cœur. Ce n'est pas dans Notre-Dame de Paris ou dans le sous-sol de Saint-Germain-des-Prés qu'il faut tâter le pouls d'une société dolente. Celui-ci bat ailleurs, généreusement, rythmiquement dans les veines de millions et de millions de braves gens. Ceux-ci n'ont pas nécessairement entendu prêcher le Carême du Père Riquet ; ils ignorent jusqu'aux noms de Breton, de Camus, d'Anouilh, de Sartre ; ils ne coupent pas leur conscience en quatre, leur âme ne danse pas sur des œufs.

On voudrait nous faire croire que la pensée du monde est enclose dans la cage étriquée où se balancent les serins de la littérature parisienne. Durant que ceux-ci cabriolent devant leur abreuvoir nickelé et leur mangeoire dorée, tout le reste de l'Humanité chemine à travers la Vie et cherche des solutions dans l'espoir.

LES FABRICANTS D'ESPOIR

J'ai parlé des innombrables braves gens qui sont répandus à la surface de la Terre sans distinction de race ou de couleur. Alors que les malades, les fous, les tarés, les ambitieux, les intrigants ont leurs représentants attirés sur les tréteaux de la foire publique, où sont les mandataires et les interprètes des pacifiques, des altruistes, des sages, des raisonnables, des braves gens ?

L'honnête homme, au sens du 17^e comme au sens du 20^e siècle, n'aime pas battre la grosse caisse et fuit le voisinage des bateleurs. L'homme moyen n'a pas que des vertus mais il n'a guère de vices. Il mène, la plupart du

temps, une vie sans joie dont il trouve cependant le moyen de se réjouir. Il se plaint, pour imiter le comportement d'autrui mais n'en jouit pas moins des plaisirs physiques et mentaux de la condition humaine. Il est accessible à l'intérêt, à l'émotion, à l'art. Si une poignée d'esprits déviés ne l'incitait au doute et à la mélancolie il considérerait son existence comme elle est, c'est-à-dire porteuse du bon et du mauvais. Nul n'est tenu de manger les fruits véreux ou avortés qui poussent sur son arbre. Leur nombre est généralement inférieur à celui des fruits sains et excellents.

C'est de cette sorte de gens abusés par les idées fausses d'une époque qu'est faite la plus grande partie de l'Humanité de ce temps. Elle est prête à changer d'esprit et d'attitude si elle rencontre seulement des conducteurs intelligents. Mais ceux-ci n'existent ni en religion, ni en philosophie, ni en politique, ni en littérature, ni en art. Car toutes ces régions de l'expression humaine sont empoisonnées par le doute et paralysées par le manque de foi. Si les prêtres avaient foi en Dieu, comme ils le proclament et le prêchent, ils trouveraient belles et bonnes toutes les choses qu'il a créées, y compris l'Homme, objet de sa prédilection.

Si les philosophes avaient foi dans la raison et la logique supérieures de ce monde, ils ne se mureraient pas dans l'étroitesse de systèmes désespérants.

Si les politiciens avaient foi dans l'Humanité, ils ne tourneraient pas le dos à la Vie en imposant à celle-ci des barrières sociales et économiques qui tendent à l'asphyxie et à la mort.

Si les écrivains avaient foi dans le cœur humain et dans l'âme humaine ils n'en feraient pas un tableau si noir et si désespérant.

Si enfin les artistes avaient foi dans l'Harmonie, pour le monde, ils cesseraient de cultiver la désharmonie par le déséquilibre des volumes, des couleurs et des sons.

LES BRAVES GENS

Cependant et malgré cela il existe des hommes et des femmes qui vivent leur vie quotidienne sans se préoccuper outre mesure de la religion, de la philosophie, de la politique, de la littérature et des arts. Ils ne sont pas absolument indifférents à ces expressions de la sensibilité et de la pensée mais ne leur attribuent que l'importance vitale qu'elles ont réellement.

Ils existent et s'en trouvent bien, ce qui est la meilleure façon d'être existentialiste. Ils n'ont pas de génie, ne font pas de miracle et ne cherchent pas à faire croire qu'ils en ont le caractère et le pouvoir. Ils agissent sans parler, parlent sans chercher à étonner le monde, aiment sans prendre l'univers à témoin. Ils sont semblables à nombre de leurs pareils qui, des pôles à l'équateur et sous toutes les longitudes, ne se donnent pas en spectacle et continuent à vivre cependant.

C'est parmi eux qu'il m'a été donné de rencontrer les exemplaires les plus touchants de l'Humanité, ceux dont on se plaît à dire que s'ils n'existaient pas la société humaine serait dégradée parce qu'ils en sont non pas le cerveau mais le cœur.

Eux seuls comptent véritablement dans la balance des responsabilités divines. Leur simplicité, même irreligieuse, est le plus bel hommage au Créateur. La plupart néanmoins sont spiritualisés, fût-ce obscurément, car leur vie, par le seul fait qu'elle est, constitue une prière. Et c'est de leur odeur cachée de violettes qu'est fait le grand parfum de l'univers.

Je le répète, la Terre est pleine de braves gens qui font, comme Dieu, ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire le moindre mal. En un âge où sont coalisées tant d'ambitions, de cupidités, de rapines, d'hypocrisies, ils représentent la zone d'air respirable, la terre de refuge, l'oasis. Ils ne font pas de prosélytisme, ne se donnent pas des airs d'apostolat, ne brandissant pas les tables de la loi, ne s'entourent pas du tonnerre des interdictions et

des anathèmes. Ils prêchent l'exemple naturellement et sans le vouloir.

En citerai-je quelques-un parmi les innombrables de ce monde ? C'est ce meunier de Vendée, rencontré au hasard de mes pérégrinations. A l'ombre de son moulin, un des derniers à vent de la côte atlantique, il m'offrit une généreuse hospitalité, lui et sa blonde meunière, alors qu'il ignorait mon existence une heure auparavant. Son âme était pleine de sentiments humains et prête à s'imprégner de nobles choses. Il trouvait tout beau et harmonieux autour de lui. A la fois plein d'intelligence et de naïveté, il interposait un prisme brillant entre lui, les êtres et les choses. J'eus l'impression d'avoir rencontré dans cet homme obscur un des rois du monde, je veux dire un de ceux qui orientent instinctivement leur aile au bonheur.

C'est aussi cette pauvre iliennec, ma voisine de campement, que je connus au bord de la mer dans sa maison secouée par l'équinoxe. En ces régions dénuées de bois, elle ratissait inlassablement la dune pour alimenter son feu d'aiguilles de pin. Ou bien elle pétrissait de ses pieds nus la bouse de vache, combustible rare, qui séchait ensuite au soleil. Ou encore elle s'enrôlait, à la pointe du cap, pour la saison de la conserve, dans une de ces sardineries où les femmes vivent et dorment côte à côte ainsi que dans un internat. Elle était toute douceur, toute compréhension, toute sagesse. On la trouvait sans cesse « en service », c'est-à-dire prête à aider. Parce qu'elle boitait légèrement tout le monde l'appelait « la Cane » et il y avait dans le ton de cette appellation dérisoire une sorte d'affectueux respect.

C'est encore la vieille de Champforent, au plus sinistre endroit de la route de Saint-Christophe à la Bérarde, entre le Vénéon d'une part, et, de l'autre, les cimes austères de l'Oisans. Ayant faim, je heurtai l'huis d'une maison sans couleur ni âge. j'y fus reçu comme l'hôte de la Providence, comme l'envoyé de Dieu. Cette femme, qui n'avait rien, mit tout pour moi sur la table : du lait, du beurre, du pain noir. Durant que je mangeais, ses

vieilles rides tremblaient d'allégresse. D'où lui venait le sens de l'hospitalité dans ce pays où il ne passe personne ? Et de qui tenait-elle cette libéralité pour l'inconnu ?

C'est enfin ce contre-maître d'une usine de construction dans l'Isère, ce marchand d'arbres végétarien de Normandie, ce couple de vieux épiciers de l'Indre, ce professeur de Touraine, ces mécènes sans argent de Provence, de Gascogne, du Massif Central. Car ils sont légion, les braves gens de France et légion aussi ceux des pays d'Europe et ceux des quatre autres continents.

Tout le monde en connaît ou en a connu dans son milieu, dans son entourage. Il en a toujours existé, il en existe encore et il en existera toujours. Et ceux qui nient leur existence sont comme les aveugles qui refusent de croire à la lumière ou comme les sourds qui refusent de croire à la musique. La Bonté, l'Amour sont apparents pour tout le monde mais non pour eux.

Seulement il faut se donner la peine de les découvrir, les braves gens. Ce n'est pas qu'ils se cachent mais ils ne font rien pour qu'on les distingue, tandis que les méchantes gens font tout pour attirer l'attention. Et puis, il faut le dire, le spectacle de la vertu n'est pas excitant comme le spectacle du vice et c'est la preuve que la vertu est courante et le vice inhabituel.

Si la vertu était rare et à ce point limitée qu'on n'en proposât l'exemple que de loin en loin, elle constituerait une acrobatie du sentiment, un exploit de qualité anormale et la curiosité humaine s'en emparerait. De même si le vice était courant et à ce point répandu qu'on le rencontrât à toutes les portes, il n'exciterait la curiosité de personne et serait dénué d'intérêt .

C'est donc parce que la vertu est monnaie banale et le vice monnaie exceptionnelle qu'on prête attention à celui-ci et qu'on est indifférent à celle-là. Ne cherchons pas ailleurs les tendances de la littérature et du théâtre qui, à la recherche des cas exorbitants, préfèrent le crime, la perversion, la douleur et la folie à l'honnêteté, la droiture, l'équilibre et la raison. Cela ne date pas

de ce temps et les dramaturges de l'Antiquité ressasèrent les malheurs des Atrides, grouillement abject de tous les vices sans même l'apparence d'une vertu. Cependant les furoncles de la paix armée et les anthrax généralisés des guerres ont favorisé dans l'Humanité de ce demi-siècle la dissémination de leur pus. Etat transitoire sans doute car une nouvelle phase de santé suivra la présente septicémie, mais qui exige le drainage profond de l'organisme social.

LE VISAGE SOURIANT DU VICE

Ceci m'amène nécessairement à faire le procès public de la Vertu plutôt que celui du Vice.

En effet, celui-ci joue normalement son rôle lorsqu'il tâche d'être séduisant. Presque toujours le vice a un accès riant et ses abords sont souvent fleuris de roses. Ce qu'on appelle volontiers l'ancre du vice est un palais lumineux et parfumé. On y est accueilli à bras ouverts ; de joyeux compagnons vous y attendent. Le Vice est au bas de la pente et tous les chemins descendent vers lui. On n'a qu'à se laisser glisser et c'est à lui qu'on arrive. L'homme le plus dénué de volonté ou d'intelligence reçoit du Vice le même sourire que l'homme le plus volontaire et le plus génial.

Dans n'importe quelle condition et avec n'importe quels moyens toutes facilités sont données pour atteindre le Vice. Son adresse est connue de tout le monde. Et même il a des succursales un peu partout. Il faut vraiment le faire exprès pour ne pas rencontrer le visage du Vice tant il met de complaisance à se hisser sur le pinacle et à se mettre en valeur. N'y eût-il qu'un soupçon de vice quelque part aussitôt il accapare la renommée, s'efforce vers l'évidence et les alentours savent qu'il est là.

Le Vice a un incomparable pouvoir de séduction. Son charme opère de lui-même, tant il se raccorde à notre nature instinctive et à nos penchants naturels. Il a congé-

nitalement en chacun de nous un auxiliaire, un complice qui ne demandent qu'à pactiser avec lui. Il nous pénètre par la pensée, par la parole, par l'acte. Il nous manœuvre par mille fils.

Il n'y a pour ainsi dire besoin d'aucune initiative pour le joindre. Avant que nous ayons le temps de la mettre en état de siège il est déjà dans notre citadelle intérieure. Avant de combattre nous sommes trahis.

Tandis que la Vertu est centrifuge, le Vice est centripète, c'est-à-dire que tout ce qui passe dans son rayon d'action est attiré vers lui. Ainsi l'épeire, au centre de la toile, surveille son piège circulaire et ramène ses proies au centre du décor. Ou encore le Vice est gravitationnel, autrement dit notre nature dense tend sans cesse vers lui en vertu des lois de la pesanteur.

Il faut beaucoup d'effort, beaucoup de courage, beaucoup de volonté, beaucoup de lutte contre les lois naturelles pour s'éloigner du Vice et réaliser la montée en dépit de l'attraction qui nous tire vers le bas. La plupart en sont capables partiellement, accidentellement, provisoirement. D'autres, moins nombreux, y parviennent durant des semaines ou des années entières. D'autres enfin, plus rares, se libèrent du Vice presque totalement.

On voit par là combien l'Homme normal est une victime aisée. Parfois le Vice la trouve rétive mais le plus souvent elle est consentante et sans force pour résister aux sourires du Mal.

LE VISAGE REBARBATIF DE LA VERTU

Combien différent est le visage de la Vertu ! Et comme son aspect rébarbatif est de nature à en éloigner les hommes ! Tout ce qui vient d'être dit à propos du Vice peut, en le retournant, être appliqué à la Vertu. Contentons-nous de faire observer que celle-ci est en haut, c'est-à-dire à l'opposé de notre inclination naturelle ; qu'il faut se dépenser pour l'atteindre ; qu'elle ne dis-

pense sa grâce qu'à certains ; qu'elle n'est pas ordinairement sur le pavois ni, le plus souvent, en évidence ; qu'elle se dissimule et qu'il faut la chercher ; qu'elle a instinctivement en chacun de nous un adversaire plutôt qu'un sympathisant ; qu'elle est en opposition avec nos désirs, par conséquent en contradiction avec les lois naturelles et exige, par suite, une violence contre nous-mêmes, ce qui n'est pas à la portée de tous.

Mais cela ne serait rien si la pratique de la Vertu était encouragée par des moyens riants et une apparence aimable. Bien loin de là elle s'entoure d'un décor austère et réfrigérant. La Vertu ressemble à une femme laide alors que le Vice ressemble à une jolie femme. Pis encore : la Vertu est pareille à une épouse acariâtre tandis que le Vice est pareil à une épouse de bonne humeur.

Cette opposition dangereuse est-elle due à la Vertu elle-même ? Non pas, mais à l'image que les moralistes en font. Que ceux-ci soient religieux ou non, leur enseignement de la Vertu est peu aimable et de nature à en écarter les hommes plus qu'à les y retenir. C'est cet aspect chagrin et parfois odieux de la Vertu qui a suscité les ascétismes ou besoin de brutaliser la nature instinctive au lieu de la persuader. Rien de bon ni de durable ne peut être obtenu par la force et la contrainte. La Vertu ne doit pas naître d'une obligation imposée par des tiers, si saints qu'ils paraissent, mais d'une adhésion intime de la conscience et du cœur. Ne nous fions pas d'ailleurs aux saintetés de cette sorte. Que de fois les habits austères de la Vertu ont dissimulé le Vice hideux !

Que l'on se tourne vers les religions ou les philosophies, on ne rencontre comme procédés d'incitation à la Vertu que rigorisme, pénitence, malédiction, menace et autres pancartes du péché. Le rire est excommunié, le sourire est anathème. Etre vertueux c'est avoir la bouche amère et le regard glacé. La conception occidentale de la Vertu est froide et démoralisante. On la dirait conçue par des hépatiques en contradiction avec leur foi et, par suite, avec la bonté. Le Devoir a l'obligation d'être laid, exigeant, difficile, comme s'il y avait jamais de

joie à faire son devoir. Tout doit être obligation, restriction, contention et sanction, de manière que la Vertu soit pleinement haïssable, ce qu'elle arrive à être d'ailleurs, à cause du masque posé sur ses traits.

C'est ce qui a fait dire à tels impies, incapables d'aimer selon les canons et les rites, que l'enfer hilare devait être bien plus réjouissant qu'un paradis renfrogné.

Mais où est la vérité dans tout cela ? Et qu'y a-t-il d'exact dans ces apparences ? Comme toujours la caricature se substitue à l'original. Si la Vertu était ce qu'on nous dit qu'elle est et telle que la dépeignent religion et morale personne ne la pratiquerait hors les masochistes et les fous. Heureusement la Vertu est toute autre chose que cela. C'est le plus beau visage du monde et pour le contempler il suffit d'écartier le voile dont l'hypocrisie l'a revêtu. Ce pour quoi la Vertu gagne à être déshabillée, comme la Vérité, et contrairement au Vice dont l'attrait n'est qu'un mirage et qui suscite l'horreur quand il est nu.

Calvin et ses disciples ont si bien corseté et ligoté la Vertu qu'elle apparaît, à travers eux, comme une allégorie affligeante. Il faut qu'en elle rien ne séduise, qu'elle semble une éducatrice redoutable, qu'on la goûte comme un fruit amer. La Vertu huguenote est semblable à une purgation dont la vue provoque la nausée et qu'il faut boire comme un remède en vue d'effets bienfaisants. Mais le même résultat peut être obtenu à bien meilleur compte et avec une efficacité beaucoup plus durable par les fruits naturels des arbres de la Vie, à la fois tentants et délicieux.

Le Créateur n'a pas plus créé la Vertu sectaire que l'huile de ricin ou l'eau de Janos. Ces dernières sont de repoussantes inventions d'hommes incapables de se servir harmonieusement de leur réflexes naturels.

Ce tableau n'est nullement poussé au noir. Il esquisse à peine la laideur de la Vertu, telle que l'ont conçue les sociétés anciennes et modernes, à l'exception peut-être des Epicuriens dont on a d'ailleurs travesti l'enseignement. Les stoïciens eux-mêmes n'ont pas réussi à doter

la Vertu d'un visage aimable. Ce n'est pas d'impassibilité que la Vertu a besoin mais de joie car la Vertu est un secret contentement.

J'ai dit plus haut quelle part les églises avaient pris à l'enlaidissement de la Vertu, présentée par elles comme une matrone ingrate. Il semblait que, par opposition aux églises, le matérialisme de ce siècle dût libérer la Vertu de ses faux-semblants. Il n'en a rien été et même cette expression superlative du matérialisme qu'est le communisme a dépassé de loin les conceptions les plus sectaires du fanatisme religieux. L'image de la Vertu marxiste est une des plus réfrigérantes qui puissent être offertes aux hommes et il faut pour que ceux-ci l'acceptent une vocation réelle d'ascétisme ou de cécité. Jamais aucun Moloch ne fut plus avide de larmes et de sang. Jamais aucune déesse hindoue ne montra le même fourmillement de bras et de sabres. La vertu bolchevique est un Himalaya abrupt et gelé.

FAUSSE VERTU ET VERTU VERITABLE

Parodiant l'exclamation célèbre de Mme Roland en un temps où la Terreur n'avait pas, comme aujourd'hui, le concours de la psychanalyse, on peut dire : « O Vertu, que de vices on abrite sous ton nom ! » C'est qu'en effet la vertu est maintes fois le paravent du Vice. C'est derrière elle alors qu'il s'embusque, car il est protéiforme et sait prendre, au besoin, tous les aspects. Cependant il est dénoncé par sa ruse elle-même puisqu'alors il est incapable de doter d'un air aimable la fausse vertu.

Il existe, en effet, une phraséologie spéciale de cette fausse vertu. Déjà Sénèque l'employait lorsqu'il écrivait sur un pupitre de bois précieux ses préceptes sur la dignité de l'infortune. Marc-Aurèle a laissé de nobles maximes mais après avoir porté le fer chez tous les peuples de son temps. Et que dire de Titus, son héritier moral, imbu des plus nobles pensées, et qui écrasa Jérusalem dans le feu et dans le sang ?

Il y eut un vocabulaire ampoulé de l'Inquisition, une terminologie emphatique de la persécution. Bossuet faisait des effets de manches sur les Dragonnades. Mais si pharisaïque que puisse sembler la fausse vertu religieuse celle-ci n'est rien extérieurement à côté de celle de la Révolution de 89. Avec le recul du temps, nous sentons le ridicule odieux de la littérature de Marat et de Robespierre. Il est impossible de relire un discours ou un article des « grands ancêtres » sans éprouver la nausée ou, ce qui est pire, un incurable ennui. Saint-Just lui-même, qui était probablement de bonne foi, assénait sur ses adversaires les coups d'une prédestination laïque. Sa conception de la grâce était aussi impitoyable que celle d'Ignace de Loyola. Et déjà elle préfigurait, dans sa sécheresse glaciale, le langage redondant de la vertu marxiste, divinité sans yeux et sans oreilles qui dévore ses ennemis comme ses fidèles, ses impies comme ses desservants.

La fausse vertu est tellement différente de la Vertu véritable qu'il faut être aveugle pour ne pas voir l'abîme qui existe entre les deux. Non seulement elles n'ont rien de semblable quant au fond mais encore elles diffèrent complètement quant à la forme. Car la Vertu authentique ne ressemble pas à un garde-chiourme ou à un geôlier. Elle n'emploie pas de grands mots destinés à abriter de petites idées. Elle ne parade pas, ne s'entoure pas d'un cérémonial. Elle ne pleurniche pas, ne récrimine pas, ne s'irrite pas. Elle n'accuse pas, ne condamne pas. Elle n'est ni dogmatique ni intransigeante.

La Vertu réelle ne s'appuie point sur la force. Elle n'a pas recours à la ruse. Elle ne fait couler les larmes ni le sang.

La Vertu sans qualificatif est le plus beau et le plus doux visage du monde. Il sourit et il rit aux hommes et les éclaire jusqu'au tréfonds. La Vertu est le soleil moral qui réchauffe notre Humanité refroidie. Loin de rendre la vie quotidienne plus pesante elle en allège le fardeau.

La Vertu est un parfum discret mais pénétrant et du-

nable. Les vertueux ont une odeur spirituelle qui les précède et les suit.

La Vertu sans tache ne connaît ni rigueur, ni sévérité, ni haine. Elle est, exclusivement et totalement, l'Amour.

CHAPITRE III

Réhabilitation de Dieu

Aucune réhabilitation du Créateur, ai-je dit plus haut, ne peut être tentée sans qu'il y ait préalablement réhabilitation de sa créature, la condamnation de la créature entraînant infailliblement la condamnation du Créateur.

Mais aucune réhabilitation du Créateur ne peut non plus être amorcée si celui-ci est présenté sous la forme du Dieu théologique et, plus particulièrement, du Dieu Chrétien. Le « Tout-Puissant » du Credo, comme je l'ai démontré ailleurs, n'est pas plus conciliable avec le sentiment qu'avec la logique, avec la justice qu'avec l'Amour.

LA NON-OMNIPOTENCE

Le problème du Mal est la grande pierre d'achoppement du christianisme. A l'occasion de la prédication du Carême de 1950, à Notre-Dame de Paris, il en a été fait, implicitement et involontairement, la démonstration. Voici en quels termes le journal « Le Monde » du 4 avril de la même année rendait compte de l'ultime causerie catholique :

« Le Révérend Père Riquet a fermé le cycle de ses conférences dominicales en abordant un problème difficile... sur lequel les croyants de tout temps ont achoppé, comme en témoignent les angoisses de Job, et auquel la doctrine catholique, malgré sa cohérence interne, ne peut apporter de réponse satisfaisante :

« le problème du mal. Un philosophe l'a ainsi posé :
« Ou nous ne sommes pas libres, et Dieu, tout-puissant,
« est responsable du mal ; ou nous sommes libres et
« responsables, mais Dieu n'est pas tout-puissant ».

« Il n'est pas commode d'échapper à ce dilemme. En-
« core le prédicateur a-t-il esquivé le point le plus obs-
« cur, celui de la coexistence d'un Dieu bon et d'un en-
« fer éternel.

« L'essentiel de l'argumentation du P. Riquet se ra-
« mène à refuser à notre faible intelligence le pouvoir
« de comprendre les desseins de Dieu et à voir dans le
« mal non seulement, comme on le fait d'habitude, une
« conséquence du péché et de la solidarité humaine,
« mais aussi un *mystère d'amour* sur lequel se projettent
« la lumière de l'incarnation du fils de Dieu et la va-
« leur de rachat de la souffrance chrétiennement ac-
« ceptée ».

On ne peut manquer d'être frappé par l'indigence em-
barrassée d'une explication du mal qui se borne à pré-
senter celui-ci comme un « tragique mystère de l'amour
de Dieu ». D'autre part, comment l'aptitude de notre
intelligence à comprendre les desseins de Dieu serait-
elle contestée par ces mêmes théologiens qui, étymolo-
giquement et pratiquement, s'attribuent le rôle d'expli-
quer Dieu et de le comprendre ?

Pathétique aveu d'impuissance de toute une dialecti-
que religieuse, acharnée à soutenir contre l'évidence
l'omnipotence et l'infaillibilité du Créateur.

Cependant bien des constatations auraient dû éveiller
l'attention des théologiens, ne fût-ce que dans la Bible
elle-même, où l'on voit, spécialement dans la Genèse,
que le Démiurge, créant le monde, agit comme un être
puissant mais non tout-puissant. Il ne crée pas d'un seul
coup, ainsi que l'Omnipotent aurait pu le faire, mais suc-
cessivement, par étapes, en vérifiant, à chaque fois, si
cela était « bon ». Il commet des imperfections (l'Homme
et la Femme par exemple) ; il donne la vie au serpent et
ne peut empêcher ce dernier de tenter le premier cou-
ple ; Adam engendre un meurtrier : Caïn et une postéri-

té si dissolue que le Créateur se résoud à exterminer l'Humanité née de ses soins ; la précaution de l'arche n'empêche pas les créatures de recommencer et les descendants de Noé doivent être détruits par le feu (Sodome et Gomorrhe) ou dispersés (Babel). Autant de marques d'imperfection dans une création voulue idéale et qu'une toute-puissance divine eût pu réaliser sans défaut.

Peut-on dire aujourd'hui que l'Humanité est plus raisonnable, à l'âge des guerres mondiales, du napalm et de la bombe atomique ?

Et que penser de la Nature, où tant de maux se réunissent, où le fort dévore le faible, où les forts se mangent entre eux ? Un drame continu et affreux se cache sous les apparences les plus heureuses du monde. La forêt odorante et silencieuse recouvre un vaste assassinat. La Terre est le réceptacle de mille fléaux et présente le spectacle de continuels cataclysmes. Chaque chose a sa plaie : les arbres leurs parasites, les métaux leur oxyde, les étoffes leur teigne, les fruits leur vers, les blés leur charançon. Tout ce qui est bon a sa contrepartie dans le mal. Tout ce qui est heureux est compensé par de la souffrance.

Dans ces conditions que faut-il admettre : l'existence d'un Dieu totalement puissant ? L'existence d'un Dieu infiniment juste ? L'existence d'un Dieu parfaitement bon ? Il faut choisir. Ce ne peut être en même temps l'un et l'autre. Ou bien juste et bon mais non tout-puissant, ou bien tout-puissant mais non juste et bon. De toutes façons on doit renoncer à la conception d'un Dieu parfait et on est nécessairement amené à une idée de Dieu plus conforme à la Vie, qui est d'abord et avant tout évolution.

CROISSANCE DE DIEU

Voilà le grand mot lâché. Dieu est l'Être qui évolue. Et bien loin que cela le rapetisse à nos yeux, cela le grandit. Dieu est une perpétuelle évolution, un continu

devenir. La toute-puissance et la toute-perfection supposent une arrivée à destination, un immobilisme, c'est-à-dire exactement le contraire de ce qu'est la Divinité, laquelle est force, croissance, énergie, mouvement.

La Création n'est pas faite, comme on le croit vulgairement, mais *en train de se faire*. Rien n'est accompli dans l'univers et j'ajoute que rien, jamais, ne sera définitivement accompli. Tout concourra sans cesse à plus de perfection sans arriver à la perfection absolue, qui serait le signe de l'arrêt de l'évolution. Or l'évolution n'a pas, n'aura pas d'arrêt. Elle est sans limite. Rien ne peut être absolument achevé ; il y aura toujours place pour le mieux. A mesure que l'évolution s'accomplit, les possibilités évolutrices deviennent plus grandes. Et ainsi, d'ère en ère, d'âge en âge, se poursuivra la course à l'Infini.

C'est ce que mon grand correspondant spirituel M.F.C.H. appelait la Grande Aventure dont Dieu fait partie en même temps que nous. C'est aussi également ce qu'il entendait suggérer lorsqu'il me disait, dès 1937 : « Si vous méditez sur le Père songez qu'il est aussi votre Enfant ». Et il ajoutait : « Dormez là-dessus et développez ultérieurement cette idée. Vous verrez de quelles conséquences elle est grosse et tout ce qui en découle nécessairement ».

De fait elle est la base de tout le système évolutif et confère à l'Homme la destination pour laquelle l'a expressément prévu le Démiurge et qui est de le réfléchir et de l'augmenter.

Cette croissance de Dieu est, si j'ose employer deux mots qui se contredisent, *le plus éblouissant mystère* du monde. Il surpasse en grandeur tous les autres et les contient en lui. Il explique tout, éclaire tout et, bien loin de diminuer Dieu, l'exalte et l'amplifie, en sortant son Amour et sa Puissance de l'impasse où les clercs les avaient mis.

Je ne suis plus seul à formuler cette hypothèse d'apparence blasphématoire alors que le blasphème réside précisément dans la conception étriquée de l'Incom-

mesurable et dans la limitation stagnante du Mouvement Illimité. L'idée est dans l'air, même dans les milieux les plus évolués du catholicisme, où se fait sentir l'urgence de sortir d'une foi statique pour s'unir au dynamisme supérieur. C'est après avoir commenté les ouvrages récents du Père Jésuite Teilhart de Chardin. (*Comment je crois, Introduction à la vie chrétienne, Esquisse d'un univers personnel, La Messe sur le Monde, Sauvons l'Humanité, etc...*) que M. François Albert Viallet, à la recherche d'une nouvelle optique religieuse, envisage, dans *L'Avenir de Dieu* (1) des possibilités analogues à celles que j'ai laissé entrevoir dans *l'Invisible et Moi* (2) en 1938. Sa conclusion l'amène au voisinage du Père-Enfant quand il dit :

« Par notre force d'Amour uniquement nous opérons une dilatation ultra-cosmique de nous-mêmes, analogue à la dilatation physique des galaxies de l'univers. Mu par l'Amour et par la Joie universelle, l'Homme devient ainsi co-créateur de Dieu ».

Quant à ce qui touche au problème du Mal, précédemment évoqué, bien d'autres se sont avisés de la faiblesse des données confessionnelles, par exemple H. Lefebvre dans son « Descartes » : « Impossible pour les théologiens et les métaphysiciens d'expliquer l'erreur, d'expliquer le mal par un recours à un Dieu vrai et bon ». C'était déjà le propos de Berdiaeff quand il disait : « L'importance du problème du mal et l'inquiétude qu'il éveille dévoilent l'indigence de toutes les doctrines traditionnelles, théologiques et métaphysiques sur la Providence divine en ce monde, doctrines qui sont aussi le principal obstacle à la foi en Dieu ».

L'ABSOLU FUYANT

Et puisque nous en sommes à Berdiaeff, ce mystique chrétien dont la « conception de la liberté » a

(1) Cahiers d'art et d'amitié (Paul Mouroussy), 1950.

(2) Astra.

fait l'objet d'une soutenance récente de thèse en Sorbonne par le R. P. Jérôme Gaith, je rappellerai que cet intuitif génial, qui avait horreur de l'abstraction et méprisait la pensée discursive, est demeuré toute sa vie l'apôtre d'un *absolu fuyant* et poursuit sans cesse le mouvement qui se dérobaît devant lui. Ce Slave illuminé était, lui aussi, conscient d'être plongé dans la Grande Aventure universelle mais, comme plusieurs autres et comme moi-même, il en était lucidement conscient. C'est ce degré de conscience qu'il convient de développer dans l'Homme d'aujourd'hui pour qu'il coopère délibérément et en pleine responsabilité à l'Evolution qui se précipite, car il sied d'observer que c'est seulement de notre temps que se fait sentir, et ce avec une force toujours grandissante, l'accélération évolutive de l'Univers, y compris l'Humanité. Sans ce démarrage soudain et presque inattendu l'Homme serait encore où il était aux premiers âges de notre ère et c'est tout au plus du milieu du siècle dernier que date son ébranlement nouveau. Une fois mise en route, la poussée évolutive devait croître rapidement en puissance au point de devenir « inconfortable », selon le mot de Samuel Butler. Cet inconfort s'est traduit par les deux guerres mondiales et des secousses économiques sans précédent. Il provient seulement de l'inadaptation de l'Homme à une évolution accélérée et au décalage qui existe entre son développement spirituel et le développement matériel de son temps.

Nécessairement sa plongée dans l'objectif et le concret devait détourner l'Homme des vieilles conceptions déistes, bonnes pour des époques révolues mais largement dépassées par le fait actuel.

LE CHRISTIANISME DE DEMAIN

L'ancienne Divinité monolithique, même articulée en trois personnes ne répondait en rien aux exigences d'une multitude avide de justice et de clarté. L'élévation du

plafond spirituel oblige à repenser toute la théologie et même à en faire complètement abstraction. C'est une transformation totale des religions qui s'avère, dès à présent, inéluctable et, d'abord, une métamorphose radicale du christianisme dont, en dépit des assurances officielles, l'appareil craque de toutes parts. Les tentatives de modernisation du siècle dernier n'étaient que jeux d'enfants à côté des poussées ardentes qui se préparent et dont une manifestation spectaculaire est celle du progressisme chrétien. La vieille Bastille catholique romaine résiste éperdument à l'assaut conjugué des nouvelles forces vitales. Elle semble encore momentanément imprenable mais la hauteur de ses murailles fait illusion. Comme l'autre, elle cédera d'un seul coup, faute d'avoir compris l'urgence de concessions opportunes et la nécessité pressante d'une adaptation aux temps nouveaux.

Le christianisme n'en mourra pas, bien au contraire. Il renaîtra sous une nouvelle forme ainsi que Joseph de Maistre l'avait prédit il y a plus de cent ans. (1) Cette rénovation fera table rase des broussailles liturgiques et de tout un dogme exténué. L'Évangile d'Amour sera prêché par l'exemple. L'enseignement du Christ n'est pas à commenter mais à vivre dans la vie de tous les jours. La révolution chrétienne entraînera dans son flot tout l'arsenal de dulie et de lâtrie et même toute la christologie avec ses interprétations de Jésus.

Par suite disparaîtront les notions de Dieu omnipotent, colère et vengeur. A la Dété autoritaire succédera la Dété libérale que la limitation de sa puissance rend apte à tout comprendre et donc à tout excuser.

Les pères rigides d'autrefois élevaient leurs enfants dans l'hypocrisie alors que les pères compréhensifs de ce

(1) Ceci est à rapprocher du propos du P. Teilhart de Chardin lorsqu'il écrit dans « Sauvons l'Humanité » : « Sur la nouvelle « âme humaine qui naît, nous le croyons, parmi les convulsions actuelles, le Christianisme peut et doit venir se poser « pour la marquer et la sublimer. Mais il n'opérera ce salut « qu'à la condition, suivant sa propre formule, de se ré-incarner, c'est-à-dire de s'aligner franchement et résolument avec « ce que nous avons appelé le Front Humain ».

siècle se gardent de provoquer les refoulements nocifs. De même le Père justicier sera remplacé par le Père de bienveillance qui « n'arrachera plus l'ivraie » mais se contentera « d'arroser le bon grain ».

Recouvrant le libre-arbitre qu'on lui avait contesté en fait, la créature humaine renaîtra à la responsabilité et disposera de sa conscience. Vis-à-vis de Dieu elle ne sera plus dans une attitude de honte et de servilité.

« Crois-tu, fait dire un peu trivialement Abellio à l'un de ses personnages dans « Heureux les Pacifiques ! » (1), crois-tu qu'on puisse se contenter d'être un bon domestique de Dieu ? Il y a des jours où je me demande si Dieu tient tant que ça à ce que nous soyons ses domestiques, s'il n'en a pas sa claque de dévots même évolués... »

Si la Divinité pouvait nous parler directement en langage humain, nous entendrions la réponse à ce qui précède, tellement conforme à la bonté évangélique qui accueillait la pécheresse, les publicains et les petits.

DIEU EST « ENGAGE »

J'en ai précédemment assez dit pour que tout esprit clairvoyant saisisse l'importance capitale du rôle actuel de l'Evolution.

Sans contester l'évidence de celle-ci, on avait jusqu'à présent considéré le torrent évolutif comme presque uniquement physique et ceux qui admettaient l'évolution spirituelle la considéraient comme étant sous la conduite de Dieu mais en dehors de lui. En somme, nous n'étions pour eux, avec la Nature et l'Univers visible, qu'une création limitée, un monde à part que Dieu administrait de haut. Là réside la monstrueuse erreur qui nous désolidarise de Dieu et crée entre lui et nous un abîme. Dieu est au cœur de l'Evolution, comme le reste, et il s'efforce au mieux de la diriger.

(1) Gallimard.

Ceci apparaît aux hommes les plus intelligents et permet à F. A. Viallet, en son livre précité, d'écrire : « Dans un cosmos indécomposable et de mouvement irréversible nous observons *une conscience toujours grandissante*. Par une évolution qui est réellement un Progrès, se manifeste le travail dans l'Univers qui tend à devenir esprit. En raison de l'unité du monde, la croissance de l'esprit ne peut se faire qu'en fonction de la matière ».

Et le R. P. Teilhart de Chardin, sortant du confessionnel immobilisme, est amené à dire dans son « Introduction à la vie chrétienne : « *Dieu ne peut agir qu'évolutivement*, ce principe, dis-je, me paraît nécessaire et suffisant pour moderniser et *faire repartir* le Christianisme tout entier ».

On voit l'immense portée de ces déclarations qui substituent au Dieu traditionnel parfait un « Dieu engagé » qui, en tant que créateur, n'est plus libre et qui se trouve, au contraire, « intimement et inextricablement lié aux Phénomènes ». (L'avenir de Dieu).

Et ceci nous ramène à notre point de départ. Le problème du Mal, jusque là incompréhensible et insoluble, ne l'est plus dès lors qu'on le pose d'une manière différente.

« Dans un monde créé tout fait..., déclare le Père de Chardin dans CHRISTOLOGIE ET EVOLUTION, un désordre primitif n'est pas justifiable : il faut chercher un coupable. Mais dans un monde qui émerge peu à peu de la matière, plus n'est besoin d'imaginer un accident primordial... car sans rien perdre de son acuité ni de son horreur, le mal cesse, dans ce nouveau cadre, d'être un élément incompréhensible, pour devenir un trait naturel de la structure du monde ».

Je n'ai pas dit autre chose dans les chapitres précédents. Ceux qui voudront connaître plus intimement ma pensée pourront se reporter à mon précédent ouvrage, où ma position n'est pas équivoque : « DIEU EST-IL TOUT-PUISSANT ?

A CHACUN SON ANGLE DE DIEU

Quelle va donc être la fonction de Dieu, la nécessité de Dieu, l'urgence de Dieu, par rapport à nous les hommes, car Dieu ne peut avoir de signification, comme tout le reste, qu'en relation avec chacun de nous. Dieu, en effet, n'est le même pour aucun parce que nul homme ne peut avoir de lui la même conception qu'un autre homme. Chaque créature animée possède en propre son angle de Dieu. C'est même ce qui fait que jamais un homme, fût-il doué de superconscience, n'arrivera à envisager Dieu sous tous les angles, c'est-à-dire à comprendre la totalité de l'apparence de Dieu.

J'ai dit apparence en raison du fait que même si l'exaltation, au cœur d'une vision surhumaine, entrevoyait cette expression tout entière il n'aurait encore que la surface de Dieu. Ce qui reste à jamais caché, j'entends la profondeur de Dieu, est l'Infini inscrutable en même temps que l'Impersonnel. Aucune définition théologique, philosophique ou autre ne permettra, non pas même de sonder, mais d'effleurer l'Absolu.

Ce qui nous est laissé en vue d'approcher la partie accessible de la Grande Conscience c'est d'être une conscience nous-mêmes et de savoir que nous l'utilisons. La conscience est le plus grand trésor spirituel, avons-nous dit, qui ait été consenti à l'Homme. C'est elle, n'en doutons pas, qui l'a fait ce qu'il est dans un monde plus ou moins inconscient. Sa conscience constitue son vrai cousinage avec la Divinité mais c'est un don redoutable puisqu'il engage sa responsabilité.

La conscience est la clé de tout l'univers spirituel et la voie d'accès au monde invisible. Elle échappe aux mesures humaines et, à elle seule, défie le rationalisme le plus précis. Elle n'est pas survenue dans l'Homme d'un seul coup mais s'est éveillée successivement au cours des âges. D'abord rudimentaire et obtuse, puis investigatrice et raffinée, elle a acquis des prolongements extraordinaires chez quelques-uns. Un temps viendra où le gé-

nie (du moins ce que nous considérons comme tel à cette heure) ne sera plus l'exception et ne constituera plus une instabilité ou une intermittence comme à présent. Mais alors, quand la plupart des consciences se trouveront alignées sur ce terrain spirituel, quelques consciences privilégiées seront de nouveau en avance sur leur époque et auront encore cheminé plus profondément en direction du Divin.

Car tout est là. Une Conscience Divine, sans cesse en marche vers l'Absolu, entraîne les consciences humaines et les fait évoluer en évoluant.

LA CONSCIENCE EST LA CLE DU PROBLEME

J'ai maintes fois souligné l'indigence des vocabulaires humains, non pour définir, mais seulement pour évoquer cet aspect de la Divinité proposé à l'intelligence et que, faute de mieux, et en dépit d'abus de toutes sortes, on a appelé Dieu.

Au fond, peu nous importe cette dénomination. Il n'y a pas de nom pour l'Innommable et les penseurs les plus subtils ont bien senti leur impuissance à l'approcher. Aussi, naturellement, l'Homme en est-il venu à concevoir un étage de la Divinité plus accessible à sa misère et à invoquer, sous le titre de Créateur, de Providence ou de Père, ce que l'Esprit peut avoir avec lui de parenté.

Et c'est là qu'en dépit des résistances théologiques il faut bien faire une distinction entre l'Absolu non philosophable et la région divine la plus immédiatement solidaire de nous. Le Créateur apparaît ainsi indissolublement lié à la création et évoluant avec elle aussi bien dans la matière que dans l'Esprit. Il n'est donc pas téméraire de penser que le Créateur, s'il a fait l'Homme à son image, est lui-même à l'image de l'Homme, par conséquent fait de corps et d'esprit. L'univers visible serait le corps du Créateur dont notre propre corps fait partie, de même que notre esprit fait partie de l'Esprit de Dieu.

Nous sommes donc congénitalement une part de Dieu-Tout, aussi nécessaire à Tout puisque sans nous il ne serait lui-même que partie et ceci explique la haute fonction dévolue à l'Homme dans la croissance de l'Univers. C'est ce Dieu-en-nous qui, finalement, régit nos contacts avec le Divin que nous portons en nous-mêmes, hélas ! la plupart du temps sans le savoir.

En être conscient est donc la clé du problème et le degré de cette conscience est ce qui conditionne notre accès en Dieu et l'accès de Dieu en nous.

La principale caractéristique de la présente époque, en apparence si révolutionnaire, n'est pas le jeu puéril des bouleversements politiques et économiques, mais cette entrée de la Personne humaine majeure dans la connaissance intime de Dieu. De là vont découler, à brève échéance des conséquences incalculables dont la moindre ne sera pas le retour de la foi en Dieu. Non pas foi ignorante et servile mais foi lucide et triomphante par quoi la créature consciente se trouvera alliée au Créateur.

LE NOUVEAU VISAGE DE DIEU

Ce nouveau visage de Dieu en nous comme il est radieux et pur ! Que sa douceur est infinie ! Pour ma part, je ne puis le voir que sous l'apparence que je lui ai maintes fois prêtée, celle de l'Ami. Comment, sans me répéter, pourrais-je le décrire autrement que je ne l'ai fait dans la préface d'un autre livre :

« L'Ami ne vous demandera pas votre état-civil, ne s'enquerra pas de votre condition, ne s'occupera pas de vos mérites. Vous avez besoin de Lui, Il est là, prêt à vous entendre et à vous accueillir.

« Que vous soyez le plus grand saint ou le pire criminel, Il vous écoutera de la même oreille attentive et proportionnera son aide non à votre mérite mais au besoin que vous en avez.

« Il n'exige le prix d'aucune consultation, le dépôt d'aucun cautionnement, le versement d'aucune garan-

« tie. Vous souffrez, vous êtes malheureux, c'est assez
« pour Lui.

« Vous n'avez même pas à frapper pour qu'on vous
« ouvre. La maison de l'Ami n'a pas de clé et pas de
« serrure. Chacun entre chez Lui par la porte de son
« propre cœur.

« C'est la raison pour laquelle vous n'éprouvez pas de
« honte à le solliciter puisque personne n'est témoin de
« votre faiblesse et que vous pouvez être humble avec
« Lui sans être humilié.

« L'Ami est à la fois votre parent, votre médecin, vo-
« tre prêtre. Il est aussi votre maître, votre égal, votre
« serviteur. Vous pouvez causer avec Lui comme avec
« un enfant, comme avec un frère, comme avec un père.

« Jamais il ne s'irrite, ne se formalise, ne s'impatien-
« te, ne se décourage, ne s'absente, ne s'endort.

« Il est impossible de toucher le fond de sa longani-
« mité et de sa bienveillance. Eussiez-vous besoin de Lui
« vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pas une minute
« l'Ami ne vous fera défaut. Il est aussi patient et aussi
« désireux de vous épauler à la dernière seconde qu'à
« la première. Loin d'être lassé par la fréquence et l'in-
« tensité de vos demandes, Il s'intéresse d'autant plus
« à vous que vous exigez davantage de Lui.

« Le seul reproche qu'il vous ferait, s'il était capable
« d'un reproche, serait d'agir, de penser, d'être heureux
« ou de souffrir sans Lui.

« Les grands de la Terre ne sont accessibles qu'aux
« puissants, mais Lui sollicite les plus misérables. Il n'y
« a pas de tache ni de souillure qui puisse le rebuter.
« Car là où Il est tout est pur, là où Il est tout est Vie
« et son visage est Amour ».

LE BIENVEILLANT, LE BIENFAISANT, LE BIENAIMANT

Qu'ajouter de plus sinon que Dieu a été condamné
sous de fausses apparences, qu'on a proposé aux hommes
une image de Dieu contraire à la vérité ?

On a fait de Dieu un juge inflexible, sévère pour ses créatures impuissantes, indulgent à lui-même puissant. On l'a déclaré omnipotent en le revêtant de toutes les faiblesses humaines : impatience, colère, instabilité, malice, cruauté, orgueil.

Quel homme conscient eût pu envisager cette caricature de Dieu sans indignation et sans tristesse ? Cependant, de nombreuses générations se sont résignées à admettre ce honteux ersatz de Dieu. Il y avait cependant de grands esprits parmi elles mais la tradition avait une telle force et les bûchers flambaient avec tant de violence qu'on voyait se taire les plus clairvoyants.

Aujourd'hui, en ce cycle d'Humanité où toutes les audaces sont permises, il n'était plus possible de soutenir devant l'Homme la figure d'un Dieu agressif.

Ou Dieu est Amour et seulement Amour ou bien il est la déification de la Haine, avec cette aggravation par rapport aux hommes qu'il est totalement conscient. On ne pourrait retourner la prière du Christ pour ses bourreaux, parce que, à supposer (ce qui n'est pas), que le Dieu méchant existe, celui-ci serait pleinement responsable, car lui du moins sait ce qu'il fait.

Mais pourquoi continuer plus avant cet odieux parallèle dont s'offensent à la fois notre respect et notre amour ?

Concluons donc sans insister et réparons cette colossale erreur judiciaire du Créateur avili par ses créatures et de Dieu bafoué par ses croyants.

Dieu, l'Unique, est puissance, mais non toute puissance. Il n'est pas non plus toute perfection mais s'y achemine et achemine en même temps vers elle le monde qu'il a créé.

Dieu n'est pas au-dessus de l'Evolution ni d'ailleurs en elle. Il est l'Evolution elle-même qui ne finira jamais.

Il se transforme sans cesse, s'améliore et se spiritualise sans cesse.

Il s'accroît merveilleusement et s'accomplit.

Tout lui est indispensable dans ce but, mais l'Homme en particulier, objet de sa dilection millénaire. C'est pour

l'instant, sur Terre, le seul être matériel qu'il ait réussi à dégager partiellement de l'animalité. Comment brimerait-il son instrument préféré, le calomnierait-il, le condamnerait-il quand son but essentiel est de l'améliorer, de l'exalter, d'en faire le miroir de sa puissance ?

Mais Dieu est Intelligence en même temps qu'Amour et Vie. Le seul Dieu qui mérite d'être proposé à la bonne volonté, à l'action et à l'affection des hommes est et ne peut être que Bienveillant, Bienfaisant et Bienaimant.



CHAPITRE IV

Réhabilitation de l'Homme et de Dieu

Un dessinateur connu m'a rapporté que, durant le séjour qu'il fit, comme politique, en maison centrale, son co-détenu Rebattet écrivait fébrilement un livre de six cents pages, d'ailleurs paru depuis, et s'écriait en frappant de la main l'épais manuscrit : « Cette fois, j'ai tué Dieu définitivement ». Autrement dit, le Divin ne devait pas se relever de son offensive minuscule.

LE DUEL ENTRE LA PUCE ET L'HIMALAYA

On ne peut que sourire à l'idée de l'infusoire culbutant le mont Everest. Et pourtant il y a entre l'Homme et Dieu une différence de grandeur infiniment plus considérable qu'entre une simple bactérie et le plus haut sommet du Gaurisankar. Ce qui prouve qu'on peut être un polémiste impétueux ou passer pour tel parmi les hommes et n'avoir qu'un cerveau d'insecte au regard du problème de Dieu.

Ce contre quoi le Don Quichotte d'Action Française rompaît des lances n'était évidemment pas Dieu lui-même mais le faux semblant que lui et ses semblables avaient imaginé. De sorte que, tout compte fait, ce ne serait déjà pas si mal que d'avoir ruiné la conception erronée que tant de gens, à la remorque du dogme, s'étaient faite de Dieu. Il n'y a que des avantages à tuer

le Dieu de Rebattet parce que celui-ci l'avait fait à sa mesure. Et l'on peut de même tuer les dieux de tous les Rebattet du monde sans effleurer d'une chiquenaude l'idée véritable de Dieu.

Il est des dieux qui ne demandent qu'à mourir et qui passent, comme des modes de l'âme, ne laissant derrière eux que la glose morte des philosophes, la fiction lyrique des poètes et les colonnes des temples défunts. Mais il est une idée de Dieu qui est sans représentation parce qu'elle est au delà de toutes les représentations des hommes, qu'elle déborde la raison, dépasse la logique et défie même l'imagination.

Cette idée de Dieu n'est pas dans le champ de tir des armes humaines ; celles-ci sont aussi inopérantes contre elle que des chevrotines sur un fantôme. Dieu et l'Homme se trouvent sur des plans différents.

Déjà l'on raconte de Julien l'Apostat que, durant l'orage, il apostrophait le Maître du Tonnerre et faisait lancer par ses balistes de grosses pierres contre le ciel. « Ecrase-moi ou je t'écrase ! » hurlait l'autocrate. Geste plus insensé et puéril que celui de Xerxès faisant fouetter la mer.

De tout temps les hommes eurent la prétention de tuer Dieu au moyen de procédés d'hommes. Leur dernière trouvaille a été de l'exterminer par le raisonnement. Foudroyer logiquement un Dieu qui est, par essence, illogique, constitue une entreprise infiniment digne de pitié. Cela équivaut à dire ceci : « J'abolis Dieu en moi, donc Dieu n'existe plus pour personne ». Autrement dit : « Si je souffle ma chandelle, il n'y a plus de lumière dans l'Univers ».

Ce qui précède ne serait que facétie si l'on n'en devait tirer une conclusion d'importance. Que prétend donc réaliser l'Homme quand il bande les ressorts de sa catapulte rationnelle en direction de Dieu ?

Pas autre chose que le refus de Dieu qui est en lui contre lui-même et dont il ne peut se défaire et se délivrer. S'il n'était déiste profondément, c'est-à-dire obsédé par le Divin jusqu'aux moelles, il ne tenterait pas d'échap-

per à cette obsession par des bonds désespérés. Ce n'est donc pas tellement un Dieu extérieur à lui que le négateur répudie, mais le Dieu intérieur qui l'habite et qu'on ne peut brûler sans se consumer aussi. Car il est la chair de la chair, l'âme de l'âme, et tuer Dieu, c'est tuer l'Homme, car, en vérité, les deux ne font qu'un.

« TU NE ME NIERAIS PAS SI TU NE SAVAIS QUE
JE SUIS »

Tandis que je méditais sur ce thème vivifiant, j'ouvris naguère la radio et tombai à l'improviste sur la scène capitale de « DIEU ET LE DIABLE », où le Goetz de Sartre fait, lui aussi, le procès de Dieu.

Je suis trop beau joueur pour contester la vigueur des horions que le philosophe existentialiste assène à la Divinité traditionnelle qui, nous le savions déjà, est très vulnérable et prête le flanc aux coups. La Trinité des Pères de l'Eglise passe là un mauvais quart d'heure et Sartre, comme Rebattet, croit avoir tué l'Être en assassinant le Dieu de St Thomas. En réalité, qu'atteint-il au cœur ? L'image tronquée de Dieu que se sont forgée les hommes par adultération et sophistication du Dieu non imaginable qui est la peau même de leur cœur.

En ce cas, le dramaturge joue le rôle de nettoyeur public et sa besogne est salubre comme celle des nécrophores. Ce dont il nous débarrasse, c'est du cadavre des faux dieux.

Mais, une fois de plus, pourquoi cette rage de démolition, cet acharnement des mêmes individus contre l'ombre divine dans laquelle leurs coups frappent en vain ? D'où vient ce défi brûlant, cette hostilité jalouse de l'Homme contre une Présence qu'il nie justement parce qu'il y croit ?

Jamais les négateurs n'ont si bien montré et avec plus de talent que Dieu les possède corps et âme, qu'ils en sont imprégnés, pétris, au point de ne pouvoir s'en dissocier. Tuer Dieu, c'est reconnaître qu'il est vivant. Nier

Dieu, c'est confesser son existence. Le blasphème est l'hommage suprême de la créature en insurrection.

« Tu ne me chercherais pas, a dit Pascal, si tu ne m'avais déjà trouvé ». « Si tu ne m'aimais pas, ajouterai-je, tu n'aurais pas pour moi tant de haine ».

Lutter contre Dieu, c'est encore une manière de rester en contact avec lui. Dès lors, Goetz pourra bien jouer aux dés l'alternative du bien et du mal. Qu'il gagne ou perde, c'est toujours Dieu qui remporte la partie, car l'évolution intérieure est la seule qui compte et, par rapport au Réel, les événements extérieurs ne sont rien.

Le besoin, donc la présence, de Dieu se mesure au nombre des athées. Plus l'agressivité de ceux-ci est grande, plus aussi grandit la présence de Dieu.

L'ILLOGISME DE DIEU

Tant que l'Homme s'acharnera à saisir Dieu avec les pincettes de sa logique, tant qu'il essaiera de le considérer avec la loupe déformante de sa déduction, il se heurtera au mur le plus infranchissable qui puisse être opposé à la raison humaine, celui de l'Illogique et de l'Irrationnel.

Tout concourt à nous démontrer que nous ne pouvons à peu près rien expliquer des phénomènes de la Vie, dans laquelle cependant nous sommes immergés. La biologie, sur le témoignage des sens, eux-mêmes prolongés par le microscope électronique, est totalement impuissante à définir la Vie. Un des plus illustres savants de notre époque n'a pu qu'imaginer cette lapalissade énorme : « La vie est l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort ». Le jour où un savant non moins illustre établira que la mort est l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la vie, le problème vital en sera-t-il plus éclairé ? De même, les techniciens les plus experts de l'électricité ignorent absolument la nature de celle-ci, que personne n'a vue ni sentie, et dont, par des moyens empiriques, on se borne à enregistrer les effets. Des gran-

des énigmes de l'Homme aucune n'a jamais été résolue par la Science qui borne son étude à l'exploration superficielle du monde manifesté. Aucune physique, aucune chimie n'a tenté de pénétrer l'envers des choses. Quant à la philosophie et à la métapsychique, qui eussent pu effectuer une incursion dans le domaine des causes, nulle d'entre elles ne l'a tenté que par les voies banales du raisonnement. Les religions ont dépassé ce stade mineur mais pour sombrer dans l'affirmation dogmatique. Comment l'idée de Dieu n'eût-elle pas été diminuée par autant d'insuffisance et d'incompréhension ?

Mais les progrès même de la civilisation industrielle et le perfectionnement des moyens de l'analyse ont abouti, durant les dernières décades, à la dissection de la matière, traquée jusque dans ses plus intimes réduits. L'atome, prétendu insécable, a livré une partie de ses secrets et se révèle aux savants de laboratoire comme un petit univers pratiquement aussi vide de matière que le grand. De découverte en découverte et parvenu à l'extrême limite des conceptions phénoménales, l'Homme du vingtième siècle sent littéralement la matière dense lui échapper et se volatiliser sous ses doigts. Ce qui apparaît à la place n'est plus sujet aux lois normales de la pesanteur et échappe aux règles traditionnelles. Il faut remplacer la divinité matérielle disparue par une autre et l'on nomme celle-ci énergie et mouvement. Déjà, pour le physicien de ce temps, un nouvel infini commence où s'effrite la discipline rationnelle et le mythe logicien. On se retrouve, une fois encore, devant le mystère insaisissable de la Vie, c'est-à-dire devant un nouvel ordre immense et entièrement différent de celui qu'on avait adoré. Qui ne voit qu'énergie et mouvement sont seulement des mots, forgés par le vocabulaire humain dans son impuissance à exprimer l'inexprimable et qu'ils tiennent seulement la place de l'impossible et impensable explication ?

Si l'Univers était logique, dans le sens que les hommes attribuent à cette expression, on le comprendrait par la logique. Or, précisément la logique ordinaire, appliquée

à l'expérimentation de l'Univers, le démontre incohérent. Il faut donc ou bien que l'incohérence soit dans l'Univers et celui-ci échappe à notre logique ou que notre logique soit incohérente et celle-ci est en contradiction avec l'Univers. Mais le fait seul de l'organisation des choses et des êtres prouve que leur ordre existe et que leur harmonie peut avoir lieu sans nous. C'est donc à nous d'être en résonance avec l'Univers et non à cet Univers de se rallier à nos vues factices. A plus forte raison sommes-nous sans action sur le monde invisible si nous le concevons rationnellement organisé.

On mesure par là l'impossibilité pour le raisonnement de s'emparer du problème de Dieu, qui constitue à la fois tout le visible et tout l'invisible, sans qu'une forme ou une définition puisse lui être appliquée et qui, si ingénieux que soit l'esprit de l'Homme, échappe au concept humain.

Dès lors, on est peut-être amené à penser que toute méditation sur Dieu est superflue et qu'il est aussi vain de le prier que de le nier. Cela est exact dans la mesure où l'on se sert d'une divinité asservie aux conceptions traditionnelles, donc absente de la Vie véritable et en opposition avec l'universel.

DIEU NE SE PENSE PAS, IL SE VIT

Mais cette attitude, pour avoir été la seule employée par la quasi unanimité des hommes depuis qu'ils ont accédé à la conscience, n'est pas la seule possible et même c'est en partie à elle qu'on doit le présent divorce entre l'Homme et le Divin.

Il existe une méthode pour rejoindre Dieu directement et sans intermédiaire. Elle consiste à le vivre dans la vie visible et à l'expérimenter dans la partie sensible de son univers. Cela est à la portée de n'importe qui, du plus fruste comme du plus complexe des hommes, avec cette différence cependant qu'on atteint Dieu plus aisément par l'humilité et la simplicité.

Vivre Dieu ce n'est pas légiférer ni dogmatiser ni anathémiser. Ce n'est pas non plus discuter, comparer, déduire. C'est encore moins contraindre et forcer.

Vivre Dieu, c'est d'abord et avant tout le reconnaître et l'admettre. C'est aussi s'en emplir et se fondre en lui. Cette fusion s'accomplit comme celle de la méduse immergée dans l'immensité de l'Océan. Quand l'organisme transparent baigne dans l'eau on ne sait plus très bien où la mer finit et où la méduse commence. A ce stade d'épousailles totales et de totale pénétration le zoophyte est au faite de sa compréhension de l'Océan, non par explication de celui-ci, mais par abolition des frontières communes, le petit organisme faisant partie du grand et semblant ne pouvoir en être séparé. De fait et une fois hors de l'eau, que reste-t-il d'une méduse ? Or, dans la plénitude de l'absorption (et l'on se demande lequel, de l'Océan et de la méduse est le plus absorbé) le végétal-animal ne cherche pas à définir s'il est dans les eaux du Pacifique ou de l'Atlantique, ni si la mer a des bornes, ni si sa teneur est normale en sel. Il vit et il s'emplit ; et sa palpitation infime est accordée à la palpitation géante du milieu dans lequel il est. La Vie entre continuellement en lui à mesure qu'il se confond continuellement dans la Vie.

Ainsi en est-il de l'Homme qui s'abandonne à la Vie divine et se fond en Dieu. Toutefois, un abîme existe entre les deux états car la fonction de la méduse est purement végétative alors que celle de l'Homme est consciente s'il la délibère ainsi. La méduse ne peut pas se comporter autrement qu'elle ne le fait. C'est pour elle une nécessité inéluctable. L'Homme est libre d'adopter des attitudes opposées et il ne s'en prive point. Il peut se fermer à Dieu, refuser l'immersion et même se dessécher dans l'indifférence. Cela n'empêche pas l'Eau divine d'exister et d'irriguer d'autres organismes spirituels.

Vivre Dieu n'est donc pas seulement une passivité ni même seulement une activité, mais encore et surtout une chose délibérée. Plus que la mort dont Goethe a dit

qu'elle était un consentement, la Vie doit être consentie pour qu'on en tire tous les effets. C'est par totale et joyeuse adhésion que nous pouvons nous fondre en Dieu-la-Vie par chacune de nos pensées, chacune de nos paroles et chacune de nos actions.

J'en atteste tous ceux qui, se soustrayant au déterminisme général, ont élevé leur existence jusqu'au niveau supérieur des êtres et des choses et qui, parvenus à l'union universelle, ont fait, même corporellement, de leur vie un acte d'Amour.

Qu'est-ce, en effet, qu'une carrière d'homme sans amour, sinon une terre aride, un désert de sable, un lit desséché ? L'Amour est Dieu comme Dieu est Amour. Le souffle de cet Amour réchauffe tout ce qui existe. Et il n'est pas d'équilibre sans cette attraction constante sur la Terre comme dans le Ciel.

Le Père Teilhart de Chardin et son commentateur F. A. Viallet l'ont fort bien vu quand ils ont spécifié que cette attraction, d'abord physique, devient « l'attraction « consciente qui s'intensifie de plus en plus... ; cette attraction universelle devient Amour dans le couple,... « sur l'échelle sociale, elle s'élève à la sympathie, au « sens de justice et de fraternité et peut aboutir, à l'échelle cosmique, à l'amour détaché et universel ».

Une telle prise de contact, puis une telle union humano-divine ne peut être le fait d'une collectivité. Toute réunion d'hommes suppose un abandon, au moins partiel, du libre-arbitre de ceux qui la composent et cette amputation conscientielle est forcément inégale puisqu'elle s'applique à des individus différents. Au sein de la communauté religieuse la plus unie et apparemment pliée sous la même règle, chaque tempérament réagit à sa manière et les tièdes ne marchent point au pas des ardents. C'est donc de l'individu seul que peut naître l'élan vers la rencontre et ce parfait hyménée de l'esprit de l'Homme et de l'esprit de Dieu.

Cela suppose une haute tension, ainsi que je l'expliquais dans mon « PETIT TRAITE DE MYSTICISME

EXPERIMENTAL » (1), un continuel survoltage, qui peut griller certaines lampes défectueuses mais porte la lumière de certaines autres à un haut degré d'intensité. A ce stade de dépassement, l'Homme échappe à l'infériorité de sa nature instinctive et se transcende au delà de ses ordinaires possibilités. Mais cela s'avère de plus en plus individuel, car, dit encore le P. Teilhart de Chardin dans « Le Milieu Divin », « nous ne pouvons nous perdre en Dieu qu'en prolongeant au delà d'elles-mêmes les déterminations les plus individuelles des êtres : voilà la règle fondamentale à laquelle on distingue toujours le vrai mystique de ses contrefaçons ».

REHABILITATION DE L'HOMME ET DE DIEU

Faut-il cependant considérer cette accession à Dieu comme le lot de rares privilégiés alors qu'elle serait interdite à la plus grande part des hommes ?

Non, car avant d'être entendu par les individualités les plus évoluées, l'appel de Dieu est ressenti confusément par tout homme pensant. Mais celui-ci est victime des faux aspects de Dieu qu'on lui présente et il se détourne de l'image tronquée ou rébarbative de dieux préalablement fabriqués. Le refus de Dieu qui naît ainsi n'est ni vrai ni définitif. Il ne vient que des conditions faussées de l'expérience. Il n'entame en rien l'essence de l'Etre infiniment intelligent, infiniment juste et bon.

Cela justifie le cri tragique de Berdiaeff dans son « Essai de métaphysique eschatologique » : « L'athéisme de grand style, non l'athéisme vulgaire, pouvait être une rectification dialectique de l'idée humaine de Dieu. En se révoltant contre Dieu, à cause du mal et de l'injustice du monde, on présumait ainsi l'existence d'une justice plus haute, c'est-à-dire, en fin de compte, de Dieu. Au nom de Dieu, on se soulève contre Dieu, on s'insurge contre une compréhension de Dieu souillée

(1) Niclaus.

« par ce monde. Mais sur cette voie, dans cette lutte
« douloureuse, l'homme peut vivre des minutes non seu-
« lement de complet abandon de Dieu, mais aussi de
« mort de Dieu ».

On le voit, notre réhabilitation paradoxale de Dieu s'imposait dans une humanité qui le dénature et où ceux qui prétendent le servir le desservent alors que ceux qui prétendent le nier le confessent sans s'en apercevoir.

Il est un visage rayonnant de Dieu, un aspect ineffable de Dieu, jamais le même pour chaque homme et cependant si idéalement adapté à lui qu'il est plus près de lui que sa propre chair. C'est cette offrande de Dieu et cette offrande de l'Homme qui se juxtaposeront puis s'imbriqueront de plus en plus à mesure que la conscience humaine évoluera. Puis ces notions géométriques dérisoires elles-mêmes disparaîtront pour faire place à une mutuelle et intégrale possession, si totale et absolue qu'il n'y aura plus de différence, matérielle ou spirituelle, entre l'Homme et Dieu réunis.

FIN

TABLE DES MATIERES

	Pages
CHAPITRE I. — Réhabilitation de l'Homme.....	7
Le lourd héritage hébraïque. — La notion abusive de déchéance. — Conscience: arme à double tranchant. — Le sentiment de justice. — Irresponsabilité du lampiste. — La notion de péché originel. — Sommes-nous pécheurs ? — La Vie est un équilibre automatique. — Nécessité de l'athée. — La plus formidable erreur judiciaire. — Dieu n'est ni imbécile ni incompréhensif. — L'épouvantail diabolique.	
CHAPITRE II. — Procès de la vertu.....	31
Les fabricants de désespoir. — Les fabricants d'espoir. — Les braves gens. — Le visage souriant du Vice. — Le visage rébarbatif de la Vertu. — Fausse vertu et Vertu véritable.	
CHAPITRE III. — Réhabilitation de Dieu.....	45
La non-omnipotence. — Croissance de Dieu. — L'absolu fuyant. — Le christianisme de demain. — Dieu est engagé. — A chacun son angle de Dieu. — La conscience est la clé du problème. — Le nouveau visage de Dieu. — Le Bienveillant, le Bienfaisant, le Bienaimant.	
CHAPITRE IV. — Réhabilitation de l'Homme et de Dieu... 	61
Le duel entre la puce et l'Himalaya. — Tu ne me nierais pas si tu ne savais que je suis. — Illogisme de Dieu. — Dieu ne se pense pas, il se vit. — Réhabilitation de l'Homme et de Dieu.	